

Le monde

Simon Sebag Montefiore

Le monde

UNE HISTOIRE FAMILIALE DE L'HUMANITÉ

Tome II

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Simon Duran

PASSÉS / COMPOSÉS

Pour la version originale : *The World, A Family History*, 2022, by Weidenfeld & Nicolson, an imprint of The Orion Publishing Group Ltd

© Simon Sebag Montefiore 2022

The moral right of Simon Sebag Montefiore to be identified as the author of this work has been asserted in accordance with the Copyright, Designs and Patents Act of 1988.

ISBN : 979-10-404-0815-4

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2026, octobre

© Passés composés / Terre Neuve Éditeurs, 2026

7-11, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon, 75015 Paris

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris) l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Sommaire

ACTE XII. 545 MILLIONS D'HABITANTS

Mandchous et Shivaji, Bourbons et Villiers.....	11
Afcharides et Mandchous, Hohenzollern et Habsbourg.....	31
Les Durrani, les Saoud, les Heming et les Toussaint	71
Romanov et Durrani, Pitt, Comanches et Kamehamehas	91

ACTE XIII. 990 MILLIONS

Les Arkwright, les Krupp, les Habsbourg, les Bourbons et les Sanson.....	127
--	-----

ACTE XIV. 790 MILLIONS

Bonaparte et Albanais, Wellesley et Rothschild	157
Zoulous et Saoud, Christophe, Kamehameha et Astor.....	193

ACTE XV. 1 MILLIARD D'HABITANTS

Bragance et Zoulous, Albanais, Dahoméens et Vanderbilt	223
--	-----

ACTE XVI. 1,1 MILLIARD D'HABITANTS

Bonaparte et Mandchous, Habsbourg et Comanches	275
--	-----

ACTE XVII. 1,2 MILLIARD D'HABITANTS

Hohenzollern et Krupp, Albanais et Lakotas.....	327
---	-----

Le monde

ACTE XVIII. 1,3 MILLIARD D'HABITANTS

Les maisons de Salomon et d'Ashanti, les Habsbourg et les Saxe-Cobourg....	351
Les maisons de Hohenzollern et Roosevelt, Salomon et Mandchous	385

ACTE XIX. 1,6 MILLIARD D'HABITANTS

Hohenzollern, Krupp, Ottomans, le Tennō et les Song	425
Hohenzollern, Habsbourg et Hachémites.....	437
Les Pahlavi, les Song, les Roosevelt, les Kennedy et la mafia	471

ACTE XX. 2 MILLIARDS D'HABITANTS

Les Roosevelt, les Krupp, les Pahlavi et les Saoud.....	505
---	-----

ACTE XXI. 2,3 MILLIONS D'HABITANTS

Les Nehru, Mao et Sun Yat-sen ; Hachémites et Albanais.....	557
Les Norodom et les Kennedy, les Castro, les Kenyatta et les Obama	589
Les Hachémites, les Kennedy, les Mao, les Nehru et les Assad	627
Les maisons des Salomon, des Bush, des Bourbon, des Pahlavi et des Castro.....	651

ACTE XXII. 4,4 MILLIONS D'HABITANTS

Les Eltsine et les Xi, les Nehru et les Assad, les Ben Laden, les Kim et les Obama.....	705
--	-----

ACTE XXIII. 8 MILLIARDS

Les Trump, les Xi, les Saoud, les Assad et les Kim	757
Conclusion	773
Bibliographie	781
Index	849
Remerciements	869

ACTE XII

545 millions d'habitants

Deuxième partie

Mandchous et Shivaji, Bourbons et Villiers

Anne et Mazarin

À vingt ans, quoi qu'il n'eût jamais désiré se marier, Louis XIV brûlait d'impatience de consommer son mariage. Le jeune roi avait été instruit dans l'art de gouverner et formé aux intrigues par sa mère, la fascinante Anne d'Autriche, une Habsbourg, mais aussi par Giulio Mazarini, un prêtre italien devenu, pour ainsi dire, français par profession, sous le nom et le titre de cardinal Mazarin.

C'est Mazarin qui avait négocié le mariage Habsbourg. Choisi et formé par le ministre de Louis XIII, le cardinal de Richelieu, dont il partageait la clairvoyance et la subtilité, il y ajoutait une flamboyance à l'italienne et une vénalité impudente. Sur son lit de mort, Louis XIII avait désigné Anne pour être la régente de son fils, et Mazarin son parrain.

Tous deux étaient les personnages les plus importants de la vie du jeune roi. Ils étaient peut-être amants. Dans leur correspondance privée, dont nous avons conservé quelques lettres, constellées de signes cryptiques signalant l'amour et le désir, Mazarin confiait : « Jamais il n'y a eu une amitié approchant à celle que j'ai pour vous. » Et : « Je suis, jusqu'au dernier soupir *** », tandis que la reine, avouant qu'elle ne pouvait confier grand-chose à l'écrit, proclamait être pour lui « un million de fois # et jusques au dernier soupir ». Leur nom de code pour le petit roi était « le Confident ». Fait inhabituel dans une famille royale, Louis était extrêmement proche de sa mère, et du cardinal, qu'il adorait comme un père. Les rejetons de sang royal ne peuvent jamais faire confiance à leur famille ; ils doivent s'en fabriquer une.

La guerre contre les Habsbourg saignait l'État. De plus, cinq années durant, la France fut la proie des désordres causés par la Fronde. Les mauvaises récoltes, les impôts exorbitants et la corruption royale avaient déchaîné contre le pouvoir central les princes Bourbons, les Grands du royaume, les foules parisiennes, les soldats impayés et les parlements (ces antiques cours de justice qui enregistraient aussi les édits royaux). À leur apogée, les émeutes effrayèrent le jeune monarque qui, avec sa mère et Mazarin, dut fuir Paris.

Le fait que la Fronde coïncidât avec l'exécution en Angleterre de Charles I^{er} et l'avènement de Cromwell ne fit qu'accroître sa terreur. Il n'oublia jamais les humiliations subies. Après la fuite de Mazarin et son exil temporaire (accompagné de son plus fidèle lieutenant, d'Artagnan), la mère et son fils revinrent à la cour. Enfin, lorsque le danger fut passé et la paix signée avec l'Espagne, le trio se trouva à nouveau réuni.

Les premières amours du roi furent les nièces de Mazarin – les Mazarinettes –, Olympe et Marie Mancini, mais la situation ne tarda pas à se révéler problématique. La libido de Louis était aussi puissante que son appétit de gloire. Vers la fin de son adolescence, ses séances de frottage avec Marie Mancini irritaient tant ses parties intimes que l'on dut leur appliquer de « l'essence de fourmi ».

Lorsque la reine et le cardinal entreprirent de négocier son mariage espagnol¹, Louis refusa de l'envisager. Il était déterminé à épouser Marie Mancini. « Souvenez-vous ce que j'eus l'honneur de vous dire plusieurs fois lorsque vous me demandâtes ce qu'il fallait pour être un grand roi », écrira Mazarin au jeune roi : « être maître de vos passions ». Louis ayant fait porter à Marie un chiot portant un collier sur lequel étaient gravés les mots « Je suis à Marie », le cardinal était furieux. Le roi finit par renoncer. « Vous êtes roi, lui dit Marie, vous pleurez et je pars. » Neuf mois après son mariage avec sa cousine Marie-Thérèse un fils, le dauphin, leur vint au monde. Les liens de consanguinité entre les deux époux expliquent en partie que seul le premier de leurs six enfants ait survécu au-delà de ses quinze ans.

En mars 1661, âgé de cinquante-huit ans, Mazarin se mourait. Louis se tenait à son chevet ; en larmes il lui apportait de l'eau et des remèdes, et il sanglotait si fort qu'on lui demanda de quitter la chambre. Le cardinal laissait un pays au sommet de sa puissance. Monarchie absolue de 19 millions d'âmes – quand l'Angleterre, monarchie mixte instable, n'en comptait que 4 millions –, la France était la nation la plus importante d'Europe. La mort du cardinal, cependant, écrira Louis XIV à Philippe IV, fut « l'une des plus grandes afflictions que je puisse ressentir ». Peu après, la mère de Louis tomba malade. Elle souffrait de gangrène, d'abcès et d'ulcères. Dormant au pied de son lit, la voyant mourir, le jeune roi murmura : « Voyez comme elle est belle, je ne l'ai jamais vue si belle. »

1. Avant même que le mot eût été forgé, Mazarin fut un maître de la *realpolitik*. Toujours aux prises avec les Habsbourg, il noua une alliance avec le républicain et régicide Cromwell contre les Espagnols, et ensemble ils vainquirent ces derniers lors de la bataille des Dunes. À la mort d'Oliver Cromwell, ce fut Mazarin qui offrit d'envahir l'Angleterre pour soutenir le lord protecteur Richard Cromwell, qui avait succédé à son père. Au xx^e siècle, le cardinal Mazarin fut le héros du président Mitterrand, qui donna à sa fille illégitime le prénom Mazarine.

« Faites ce que je vous ai dit », lui signifia Anne en expirant.

« Ce que j'ai souffert en perdant la reine, madame ma mère, confia Louis, surpasse tout ce que vous pouvez imaginer. »

Le roi ne tarda pas à prendre ses marques, déclarant : « Jusqu'à présent, j'ai bien voulu laisser gouverner mes affaires par feu M. le Cardinal ; il est temps que je les gouverne moi-même¹. » Il se donnait pour mission d'offrir à la France la suprématie mondiale au détriment de ses cousins Habsbourg. Tout en s'adonnant à diverses relations amoureuses (que la reine Marie-Thérèse feignait d'ignorer : « Je ne suis pas dupe comme ils l'imaginent, mais je suis prudente, je vois les choses clairement »), Louis entreprit de façonner la cour à sa main. Il embellit le Louvre (conseillé par le Bernin, venu de Rome, mais qui détesta Paris), puis, en 1665, il ordonna la construction d'un nouveau palais à Versailles : les rites de la cour, très élaborés, tournaient autour de la personne sacrée du roi, avec pour dessein de distraire la noblesse en la tenant à l'écart du pouvoir réel et de Paris².

Louis savait que c'était donner « une valeur infinie » à quelque chose qui, en soi, ne valait rien. La cour était une institution aux fonctions multiples : ruche familiale, plaque tournante du pouvoir, agence pour l'emploi, agence d'escorts, marché matrimonial, foire d'art, théâtre... Le tout mis en musique par 10 000 domestiques. « Asseyez-vous quand vous le pouvez ; pissez quand vous le pouvez, plaisaient les courtisans, sollicitez autant d'emplois que

1. Louis devait commencer par trouver une issue à un problème que lui avait légué le cardinal : son superintendant Fouquet, qui avait acheté le titre de « vice-roi des Amériques » parce qu'il projetait la conquête du Nouveau Monde au nom de la France, vivait à ce point comme un roi qu'il faisait de l'ombre au roi. Louis apprit de ses espions que Fouquet ambitionnait de gouverner et « de se rendre bientôt l'arbitre souverain de l'État ». Louis résolut donc de le détruire. Agissant vite et en secret, il se tourna vers un fidèle serviteur, d'Artagnan. Charles de Batz, plus tard comte d'Artagnan, avait, encore jeune homme, rejoint les Mousquetaires du Roi, la garde personnelle du monarque, et servit Mazarin comme garde du corps et espion. Le roi savait depuis toujours qu'il pouvait se fier à lui, et à présent il ordonnait au mousquetaire de mettre Fouquet aux arrêts. Emprisonné et soumis à un régime d'isolement très strict pendant treize ans, celui-ci eut plus tard pour compagnon d'infortune le célèbre homme au masque de fer, dont l'identité ne fut jamais révélée, mais qui avait probablement pour nom Eustache d'Auger, valet du trésorier de Mazarin, qui connaissait les détails et l'ampleur colossale de la corruption du cardinal. Alexandre Dumas a trouvé dans cette histoire les germes de deux romans.

2. Chaque jour le lever et le coucher du roi faisaient l'objet d'une chorégraphie minutieuse. À son réveil, auxquels assistaient plus d'une centaine de spectateurs, ses valets commençaient par le raser et l'habiller, puis c'était le tour des « grandes entrées » des premiers gentilshommes de la chambre. Tandis que le roi se lavait les mains et priait, ses favoris et ses enfants illégitimes paraissaient. Les premiers gentilshommes lui tendaient sa chemise et son pourpoint, puis, troisième étape, les « entrées de la chambre » voyaient les évêques, les maréchaux et les ambassadeurs admis auprès du monarque. Enfin, une fois sa perruque ajustée, il petit-déjeunait rapidement, après quoi, gants et canne en main, sa journée débutait. À dix heures du soir, il se restaurait en public : c'était le « grand couvert ». Puis, se dévêtir lui prenait une heure trente, et le plus grand honneur revenait à ceux qui lui tendaient sa bougie et l'accompagnaient jusqu'aux commodités, où des favoris du moment – titulaires de « brevets d'affaire » – avaient tout loisir de deviser avec le souverain tandis qu'il s'affairait sur son trône.

vous pouvez ! » Le manque de latrines contraignait les courtisans à uriner dans les escaliers. Un jour qu'un trésorier se mourait, Louis se plaignit : « L'homme n'est pas encore mort que seize personnes ont déjà demandé son poste. » Sa réponse habituelle était « Je verrai ».

Il avait de l'humour. Ainsi plaisantait-il avec son peintre Le Brun, alors malade : « Ne mourez pas, Le Brun, dans l'idée de donner plus de prix à vos ouvrages. » Il savait l'importance qu'il fallait accorder à la mise en scène du pouvoir royal : « Les rois doivent satisfaire le public. » Jusqu'à l'âge de trente ans, le roi joua et dansa en personne sur scène. Il adorait danser. Jean-Baptiste Poquelin, courtisan aisé que sa famille appelait Le Nez en raison de son appendice nasal proéminent et que le public connaissait sous le nom de Molière, qui écrivit nombre des pièces dans lesquelles il se produisit, avait pour mission d'« apporter le rire au monarque qui fait trembler toute l'Europe ». À l'ombre des plaisirs et des commérages de la cour se jouait une lutte sinistre pour obtenir la faveur d'un seul homme.

Sexe, empoisonnement et guerre à la cour du Roi-Soleil

Monogame en série, polygame, homme aux mœurs légères et à la sensualité ardente, Louis donna à la « maîtresse en titre » un rôle quasi officiel. La première à occuper cette position fut l'ambitieuse Françoise-Athénaïs de Rochechouart, vorace, blonde, aux yeux bleus et pleine d'esprit, née dans la plus haute noblesse et mariée au marquis de Montespan. La reine et la maîtresse du moment s'étant trouvées toutes deux enceintes au même moment, elles eurent l'imprudence de demander à la marquise de distraire le roi, qui en tomba amoureux. Il logea un temps ses deux maîtresses dans des appartements contigus, tout en séduisant régulièrement à peu près toutes les jeunes filles qui croisaient son chemin, y compris les servantes des trois femmes de sa vie. Par la suite, la Montespan régna sur la cour et donna sept enfants au roi. Mais elle était irascible et cupide : on la surnommait Quanto (« Combien ? »). Lorsqu'elle fut à son tour supplantée par une rivale des plus improbables, elle perdit totalement pied.

La marquise de Montespan n'avait pourtant pas manqué de prudence en choisissant d'engager comme gouvernante pour ses enfants une femme de trente-neuf ans, Françoise d'Aubigné. Les yeux noirs, pieuse, intelligente, sans enfants, cette dernière était la fille d'un meurtrier et la veuve d'un poète ivrogne. Tous furent donc surpris lorsque Louis, qui jusque-là allait de conquête en conquête, commença à s'éprendre d'elle. Il finira par l'élever

au rang de marquise de Maintenon, et plus tard, en 1683, après la mort de la reine, il l'épousa. Elle lui parlait avec franchise, détestait la cour, croyait à l'égalité intellectuelle entre les hommes et les femmes et se montrait sceptique à l'endroit du patriarcat. « Les hommes sont insupportables quand on les voit de près », disait-elle. Elle dirigeait une école où l'on enseignait l'histoire et les mathématiques aux jeunes filles, et bien qu'elle assurât n'être « rien », elle devint bientôt puissante. Louis l'adorait, au point de lui confier par lettre « une vérité qui me plaît trop pour me lasser de vous la dire : c'est que je vous chéris toujours, que je vous considère à un point que je ne puis exprimer, et qu'enfin, quelque amitié que vous ayez pour moi, j'en ai encore plus pour vous, étant de tout mon cœur tout à fait à vous ». Bien qu'elle fût « seconde dame d'atours » auprès de la dauphine, elle dominait désormais la cour.

Son ascension devint si insupportable aux yeux de Madame de Montespan, désormais obèse, que celle-ci s'en ouvrit à deux êtres qui évoluaient dans ces lieux crépusculaires où la haute société et les bas-fonds se rejoignent : la Voisin, prétendue sorcière, avorteuse, pourvoyeuse de poisons et autres philtres d'amour, et la Bosse, qui s'adonnait à des rites de magie noire. Les deux harpies étaient régulièrement employées par des maîtresses et des courtisans évincés. Ainsi la servante de Montespan, Claude des Cèllets, avec laquelle Louis avait couché, s'était-elle rendue auprès de la Voisin, tandis qu'une autre ancienne maîtresse, la nièce de Mazarin, Olympe de Soissons, avait également eu recours à ses services lorsque Louis était passé à d'autres amours. On disait que la Voisin avait ensorcelé la nourriture de Louis en la saupoudrant de sang de bébé. Le sortilège fut divulgué lors du jugement pour meurtre d'un aristocrate. Informé, le roi ordonna une enquête, que bientôt des courtisans s'avisèrent d'exploiter. Dénonciations, procès en sorcellerie, accusation d'empoisonnements et d'infanticide : l'affaire prit de l'ampleur et 194 personnes furent arrêtées et torturées¹. La Voisin et trente-cinq autres accusés furent brûlés vifs, torturés jusqu'à ce que mort s'ensuive ou suppliciés sur la roue. Toutefois, selon le chef de la police, les vrais coupables étaient des personnages trop importants pour tomber : « L'énormité de leurs crimes fut leur sauvegarde. » Louis mit fin aux poursuites, et la marquise de Montespan se retira dans un couvent.

L'autre moyen de distraire la noblesse était la guerre et l'empire. Louis voyait dans la recherche de la gloire le devoir des rois. La vaste population du royaume lui permettra, cinquante années durant, de mobiliser et d'équiper

1. L'affaire des Poisons se déroula douze ans avant le déchaînement hystérique contre les sorcières de Salem, dans le Massachusetts.

des armées plus nombreuses que toutes les autres. Il faisait manœuvrer ses troupes pendant des heures tout en encourageant sa noblesse à se parer comme si la bataille était une fête. Leur mise somptueuse allait être prise pour modèle par toute l'aristocratie européenne, même si les habits éclatants portés par les officiers et les soldats français servaient surtout à les identifier sur les champs de bataille enfumés par la poudre à canon. Louis s'engageait constamment dans des entreprises expansionnistes : en 1667, il envahit et occupa les Pays-Bas espagnols et la Franche-Comté, puis il annexa le Luxembourg. Cependant, en 1672, il se heurta à « l'ingratitude, l'ignorance et l'insupportable vanité » de la minuscule république hollandaise – à peine 1,5 million d'habitants contre 20 millions de sujets du roi de France –, désormais dirigée par le plus brillant des dynastes, Johan de Witt, à la fois stratège d'empire et savant mathématicien – il se servit des taux d'espérance de vie fournis par les premières études sur les causes de décès parmi la population pour calculer des taux d'assurance-vie et inventa également la rente financière. De manière informelle, mais avec réussite, il gouvernait les Provinces-Unies depuis vingt ans.

Svelte, brun, beau, intense, de Witt était le protégé de Cornelis de Graeff, de longue date régent d'Amsterdam, dont il épousa la nièce Wendela Bicker, ce qui le plaça au centre des dynasties patriciennes qui, par le truchement des Compagnies des Indes orientales et occidentales, avaient soutenu l'offensive des Néerlandais partis à l'assaut du monde. En 1650, William, prince et stathouder d'Orange, mourut encore jeune en laissant un fils, prénommé William lui aussi, né huit jours après la mort de son père, et qui régnerait plus tard sur l'Angleterre. De Graeff et de Witt, ce dernier étant alors âgé de vingt-quatre ans, virent là l'occasion de se passer de la maison d'Orange : ils déclarèrent le prince enfant de l'État (pupille de la nation) et son éducation fut confiée à la surveillance étroite des *regenten*.

Trois ans plus tard, de Graeff contribua à élever de Witt au rang de *raadpensionaris* – grand pensionnaire de Hollande, c'est-à-dire Premier ministre. De Witt mena la guerre contre l'Angleterre avec une énergie si implacable qu'il finit par pousser son nouveau roi, Charles II, dans les bras de Louis XIV – avec des conséquences désastreuses.

Les frères Merrie et la Compagnie d'Afrique

Le 14 mai 1660, lorsque l'amiral Montagu arriva à La Haye avec la somme accordée par le Parlement au roi Charles II, celui-ci, vêtu de façon misérable,

fut si excité à la vue de tout cet argent qu'il appela son frère, James, duc d'York, simplement pour que lui aussi s'émerveille devant le pactole. Les deux frères se promettaient de tirer profit du trône et, dans une Angleterre rongée par les querelles religieuses et l'instabilité politique, de préserver par tous les moyens possibles la monarchie pour laquelle leur père était mort.

Transporté à bord du vaisseau amiral de Montagu, Charles débarqua à Douvres accompagné d'une cohorte mêlant des royalistes menés par James et d'anciens cromwelliens¹. Il y avait aussi parmi eux un clerc acariâtre, Gilbert Burnet. À propos du roi, celui-ci nota : « Il a une très mauvaise opinion des hommes et des femmes, si bien qu'il se méfie infiniment ; il pense que le monde est entièrement gouverné par l'intérêt. » Malgré tout, Burnet admirait chez le roi « cette étrange maîtrise de soi qui lui permet de passer des affaires au plaisir, et du plaisir aux affaires, et avec une telle aisance que tout lui semble égal ».

En exil, les Stuart s'étaient consolés de leurs déboires par la quête du plaisir ; une fois revenus au pouvoir, le plaisir fut leur revanche. En douze années d'indigence, Charles n'avait eu que deux maîtresses officielles. Ainsi déplorait-il que « d'ignorantes commères m'aient fait trop d'honneur en m'attribuant tant de belles conquêtes, comme si j'étais capable d'en satisfaire la moitié ». Il s'était épris de Lucy Walter, et celle-ci lui avait donné un fils, qu'il adorait : le duc de Monmouth. Quoi qu'il en soit, les années sombres étaient derrière lui.

Il n'y eut aucune purge, et les gratifications furent nombreuses. Mais l'insouciance gaieté de la cour masquait une tension précaire et menaçante. L'Angleterre était paranoïaque, divisée et cruelle. Les régicides avaient été pendus et écartelés ; le grand Cromwell exhumé et sa tête exposée.

Grand, basané, joueur, insouciant, avec des traits italiens pour l'apparence comme pour le tempérament – qui lui venaient de sa grand-mère Médicis –, Charles était un maître des manœuvres secrètes. En revanche, il n'avait rien d'un orateur – « jamais je n'ai entendu un homme parler si mal, nota un jour Samuel Pepys. Tout ce que j'ai pu observer, c'est la sottise du roi jouant

1. Samuel Pepys entama la rédaction de son fameux Journal le 1^{er} janvier 1660, à temps pour narrer les événements qui présidèrent à la Restauration. Lui aussi se trouvait à bord du navire qui emmenait le roi en Angleterre. Il était alors animé par une irrésistible joie de vivre, qu'il devait au moins en partie au fait d'avoir survécu à une lithotomie : il s'agissait d'une procédure d'« extraction de la pierre de folie », une trépanation censée ôter du cerveau une pierre symbolique assimilée à la folie, par analogie avec la pierre de vessie. Tout au long de sa vie, il célébrera chaque année la date de l'opération dont il était sorti vivant. Les cromwelliens qui avaient offert à Charles une armée et une marine, Monck et Montagu, furent élevés, respectivement, aux rangs de duc d'Albermarle et de comte de Sandwich. Ils faisaient désormais partie des personnalités les plus éminentes de la cour. Le jeune Pepys fut promu avec eux : le roi le nomma secrétaire des actes de la marine.

avec son chien ou sa braguette ». Aussi faillible qu'élégant, Charles évitait autant que possible de prendre des décisions – ce qui certes n'est pas toujours un défaut en politique. « Le roi, écrivait Pepys, ne pense qu'aux plaisirs et déteste jusqu'à la vue des affaires. » Charles ne s'en excusait d'ailleurs pas : « Les appétits sont libres, disait-il, et le Tout-Puissant ne damnera jamais un homme pour s'être accordé un peu de plaisir. » En réalité, ses appétits étaient loin d'être libres, et pour ses finances le roi dépendait toujours du Parlement.

En outre, un héritier était indispensable. Une princesse portugaise, Catherine de Bragance, apporta à la couronne Bombay et Tanger en guise de dot, mais elle n'arrivait pas à avoir d'enfants, situation d'autant plus compliquée que son époux, lui, ne cessait d'en engendrer de son côté. L'héritier de la couronne restait le frère du roi, James, duc d'York, et cette difficulté résumait en même temps qu'elle aggravait la crise anglaise.

Les « frères Merrie » étaient très différents l'un de l'autre : Charles, protestant indécis, était courageux mais souple, subtil et patient ; James, converti au catholicisme en 1669, était un homme robuste aux airs sombres, aussi bravache qu'écervelé et entêté. Il partageait l'enthousiasme sexuel du roi, mais avec d'autres attrait. Charles se gaussait des « laiderons » de son frère, des femmes si laides qu'il se plaisait à voir en elles une pénitence imposée par son confesseur¹. Pendant leur exil, James avait séduit Anne, fille du conseiller de son frère, Edward Hyde, futur comte de Clarendon et lord chancelier, lui promettant le mariage si elle cédait à ses avances. Il tint parole et l'épousa. Après la mort de six de leurs enfants, elle lui donna deux filles, Marie et Anne, toutes deux élevées dans la foi protestante, toutes deux futures reines. James était lord grand amiral et travaillait donc en étroite collaboration avec Pepys, qui louait sa modestie et son assiduité, observant combien il était affectueux avec ses filles – « comme un père ordinaire dans sa vie privée » –, bien qu'il fût aussi un coureur de jupons qui « dévorait ma femme des yeux ».

Les deux frères entreprirent immédiatement de libérer l'esprit mercantile de l'Angleterre pour pouvoir rivaliser, à l'échelle mondiale, avec la puissance commerciale par excellence, la Hollande, alors gouvernée par de Witt. Charles suivit l'exemple d'Oliver en promulguant des *Acts of Navigation* destinés à favoriser le commerce des esclaves africains et des marchandises de luxe

1. La favorite de James, la très vive Catherine Sedley, ne se faisait aucune illusion sur son physique et n'ignorait pas non plus la stupidité du duc : « Il ne peut s'agir de mes attrait puisqu'il doit bien voir que je n'en ai aucun, plaisantait-elle ; il ne peut s'agir non plus de mon esprit, car il n'en a pas assez lui-même pour juger du mien. » Il n'empêche, elle en avait à revendre. Des années plus tard, à la cour de George I^{er}, elle tomba un jour sur la duchesse de Portsmouth, la maîtresse de Charles II, et Elizabeth Villiers, comtesse d'Orkney, qui était celle de Guillaume III. « Mon Dieu, s'esclaffa-t-elle. Qui aurait imaginé que les trois catins que nous sommes se retrouveraient ici ? »

issues des Indes. Ayant entendu parler de la « montagne d'or » de Gambie, Charles et James fondèrent la Compagnie des Aventuriers royaux d'Afrique, rebaptisée Compagnie royale d'Afrique (Royal African Company, RAC) en 1672, qui négocia la vente de 16 000 Africains en sept ans, établit des forts le long de la côte et s'empara du château négrier hollandais de Cape Coast, bâti par les Suédois. James en était le gouverneur, ses actionnaires allant de Charles et du prince Rupert au philosophe John Locke (dont l'aïeul John Lok avait été un pionnier en Afrique de l'Ouest), en passant par Pepys et un marchand de Bristol nommé Edward Colston, futur gouverneur adjoint. En Afrique, neuf de leurs représentants anglais sur dix mouraient de maladie, et la RAC, comme les autres négociants européens d'esclaves, ne fut jamais assez puissante pour vaincre les chefs africains qui les défiaient. Néanmoins, la part britannique dans la traite négrière passa, en l'espace de dix ans, de 33 % à 74 %. Entre 1662 et 1731, la Compagnie transporta environ 212 000 esclaves, dont 44 000 périrent en route au cours de plus de 500 traversées. La plupart furent vendus aux Caraïbes.

Les affrontements avec les Hollandais ne manquaient pas d'exaspérer un public anglais « fou de guerre ». « Tout le monde nous domine, déclara James à Pepys, et je crois que nous ne dominerons jamais personne. » En réalité, l'heure de l'Angleterre avait sonné. En 1665, les deux puissances protestantes entrèrent en guerre. James commandait la flotte, équipée par Pepys. Au large de Lowestoft, les Anglais vainquirent les Hollandais, puis les Anglais prirent Trinidad et New Amsterdam, que Charles rebaptisa New York, offrant aux colonies anglaises la continuité dans la possession du rivage nord-américain, entre la Nouvelle-Angleterre et un nouveau territoire, la Caroline, ainsi nommée en l'honneur du roi d'Angleterre¹.

1. Charles délimita un territoire pour William Penn, un quaker dont le père était cet amiral pragmatique qui avait commandé l'expédition caribéenne au service de Cromwell, puis s'était débrouillé pour accompagner Charles II lors de son retour à Londres, en lui avançant les fonds dont il avait grand besoin. Plutôt que de les rembourser, Charles concéda à Penn une immense portion du territoire nord-américain. C'est ainsi qu'il fonda la Pennsylvanie, cette « sainte expérience », pour reprendre l'expression de son père fondateur, pour laquelle celui-ci élaborait une constitution empreinte de tolérance et négocia, dans un premier temps, des relations pacifiques avec les Amérindiens Lenape. Toutefois, l'imprécision du tracé des frontières déboucha sur un conflit avec la famille catholique royaliste du second lord Baltimore, propriétaire du Maryland. Les deux familles demeurèrent propriétaires de leurs territoires respectifs jusqu'à la Révolution américaine. Les tensions frontalières engendrèrent des années d'hostilité et conduisirent même à une brève guerre Baltimore-Penn. À partir de 1730, dans la vallée de Conejohela, avec les actions offensives du colonel Thomas Cresap, tueur d'Indiens et agent du cinquième lord Baltimore, contre des colons quakers restés fidèles aux Penn, la guerre dite de Cresap mit aux prises les milices du Maryland et de la Pennsylvanie. Elle prit fin grâce à la médiation de George II, qui ordonna à Baltimore et à John Penn, fils du fondateur, de négocier une nouvelle frontière, confirmée en 1767 sous le nom de Mason-Dixon Line, laquelle était appelée à former la ligne de démarcation entre le Sud esclavagiste et le Nord. Au même moment, John Penn trompa les Lenape en les persuadant de lui céder un territoire pouvant être parcouru

De Witt et les Hollandais croyaient que la dépravation des Anglais leur attirerait le châiment de Dieu. Or justement, en 1665, une épidémie de peste ravagea le pays et les habitants se confinèrent : des milliers de Londoniens quittèrent la ville ; les universités fermèrent. Tandis que Londres déplorait chaque semaine la mort de 7 000 citadins, Pepys s'épanouissait dans sa carrière et sa vie sexuelle – « je menais une existence plus heureuse que jamais ». Au même moment, un étudiant d'Oxford, sans attrait pour les filles ou la fête, tirait avantage de ses deux années de confinement chez ses parents, dans le Lincolnshire, pour faire quelques expériences sur lui-même. Son nom était Isaac Newton. « Je pris une alêne [une aiguille], raconte-t-il quelque part, et la glissai entre mon œil et l'os, aussi près que possible du fond de mon œil. » Ce fut un moment révélateur : en se livrant à des expériences sur la gravité et à des recherches mathématiques, Newton montrait qu'il était de ces nouveaux polymathes européens pour qui la science exigeait des preuves – même si cela impliquait de s'enfoncer une alêne dans la cavité oculaire.

L'épidémie fut suivie d'un incendie qui ravagea une grande partie de Londres ; ce fut Pepys qui se précipita pour avertir le roi à Whitehall, le siège du pouvoir. Il lui conseilla de faire sauter un certain nombre de maisons pour enrayer la propagation du feu¹. Puis de Witt décida de frapper fort. Inspectant la flotte hollandaise, il fit pendre trois capitaines pour donner l'exemple, puis, après avoir appelé son frère Cornelis de Witt à ses côtés, il mit son plan en œuvre. Le 19 juin 1667, les Hollandais firent irruption sur les eaux de la Medway et pillèrent la base navale de Chatham, brûlant ou capturant quatorze vaisseaux de ligne tandis que Londres semblait dans la panique. « Tout le royaume est perdu », songea Pepys en se surprenant à regretter Cromwell : « Il est étrange de voir comment tout le monde aujourd'hui se remémore Oliver et le loue. » Charles se gaussait de « ces temps purement angéliques ». Il sacrifia son chancelier Clarendon et demanda la paix, donnant en mariage la fille de James, Marie, au jeune Guillaume d'Orange.

Pour obtenir de quoi se venger des Hollandais et de l'argent pour échapper au Parlement, le roi se tourna vers la meilleure amie qu'il eût au monde : sa sœur de vingt-six ans, Henriette.

à pied en un jour et demi : il engagea des coureurs rapides pour en accroître artificiellement l'étendue. Cet épisode de l'histoire américaine est resté célèbre sous le nom de *Walking Purchase*.

1. L'épidémie avait tué 30 000 personnes au cours des premières années du règne de Jacques I^{er}, et 40 000 en 1625. Cette fois, à l'été 1665, le fléau causa d'abord la mort de 50 000 personnes à Amsterdam, puis de 100 000 Britanniques sur une population de 5,2 millions. La quarantaine imposée aux foyers frappés par le mal – marqués d'une croix rouge et des mots « Seigneur, aie pitié de nous » – ainsi que le Grand Incendie eurent peut-être pour résultat l'arrêt de la propagation de l'épidémie. En 1720, la dernière vague épidémique en Europe tua 90 000 habitants de Marseille sur 150 000. En Orient, toutefois, le fléau était loin d'avoir reflué.

Minette, Barbara et le festin de De Witt

La princesse, que Charles appelait Minette, était mariée au frère de Louis XIV, Philippe d'Orléans, qu'on appelait Monsieur à la cour. Intelligente, cultivée et passionnée, elle avait charmé Louis et endurait les brimades de Monsieur et de ses amants, qui la jalousaient. Charles adorait Minette et son absence lui pesait beaucoup : « Je n'aurai de cesse d'être impatient tant que je n'aurai pas eu le bonheur de revoir ma chère Minette. » Quant à elle, rien ne la réjouissait davantage que de faire plaisir à son frère. « Chacun a ses préférences intimes, et la mienne est d'être très sensible à tout ce qui vous concerne ! » écrivait-elle, ajoutant : « Il n'y a personne qui vous aime autant que moi. » Ce dont elle apporta la démonstration en faisant constamment la navette entre les deux rois, allant jusqu'à négocier un traité secret en vertu duquel Louis XIV promettait des sommes d'argent à Charles I^{er}, manière d'offrir à celui-ci son indépendance vis-à-vis du Parlement, en échange de la promesse qu'il se convertirait au catholicisme. Aucune de ces conditions ne figurait dans le traité officiel. Les accomplissements de Minette montraient de quelle manière la dynastie était susceptible d'accorder du pouvoir aux femmes. Toutefois, à son retour en France, elle mourut d'un ulcère perforé dans d'atroces souffrances. « Monsieur est un coquin ! » s'écria Charles, le cœur brisé, persuadé que Minette avait été empoisonnée.

Désormais engagé dans une alliance catholique, soutenu par une « cabale » de ministres¹ à la tête desquels se trouvait George, duc de Buckingham, un homme rusé, élégant et vicieux, qui avait négocié le traité officiel avec le roi de France, Charles avait choisi son camp.

Depuis plus d'une décennie, la favorite de Charles était la flamboyante Barbara Villiers, arrière-petite-nièce du premier Buckingham, une libertine

1. « Le duc de Buckingham a maintenant la main sur tout », observait Pepys. Le mot *cabal* était à l'origine un acronyme servant à désigner le parti que formaient le duc et ses alliés : Clifford, Arlington, Buckingham, Ashley et Lauderdale. La restauration se révélait moins heureuse que violente, favorable aux esprits rapaces et corruptibles, sous l'égide d'« un prince paresseux, sans conseil, sans argent et sans réputation ». Ce que Pepys appelait « la férocité de la cour » s'incarnait parfaitement dans la personne de Buckingham. Bien qu'il composât des pièces de théâtre, qu'il jouât lui-même dans les saynètes qu'il rédigeait et étudiait les sciences auprès de la Royal Society, le duc avait l'habitude de participer à des rixes au théâtre et à la cour. En 1666, il s'éprit d'Anna Maria, comtesse de Shrewsbury. La liaison déboucha sur un duel au cours duquel il tua le mari de sa maîtresse et son témoin. De son côté, Anna Maria fomenta une attaque au couteau contre un ex-amant qui s'était moqué du couple. « Voilà qui fera penser au monde que le roi a vraiment de très bons conseillers, maintenant que l'homme du plus haut rang après lui s'avère être un individu si peu sobre qu'il se bat pour une catin. » Buckingham alla jusqu'à installer Anna Maria chez lui avec sa femme, qui bien sûr ne manqua pas de s'en plaindre. Mais bientôt le duc renvoya celle-ci chez son père et continua de vivre, dans leur nouveau palais de Cliveden House, au côté d'une « femme qu'il avait lui-même faite veuve ».

voluptueuse et impétueuse, promue comtesse de Castlemaine¹, qui lui donna cinq enfants, tous anoblis. Mais elle était effrontément catholique.

Alors que le roi encourageait la tolérance envers les catholiques, le Parlement les avait bannis des fonctions publiques. Lorsque le traité secret de Charles fut en partie révélé, Buckingham perdit de son pouvoir. Cela arrangeait Charles, qui s'était maintenant tourné vers des maîtresses plus jeunes, non sans avoir annoncé à Barbara qu'il « se moquait de savoir qui elle aimait ». Elle prit de nouveaux amants de toutes sortes – des acrobates, ou tel jeune garde du nom de John Churchill, fils de Winston Churchill, un officier royaliste, et dont la mère était une autre arrière-petite-nièce de Buckingham. Churchill « avait une figure belle et ces manières captivaient aussi bien les hommes que les femmes ». L'expression « svelte comme Churchill » devint proverbiale à la cour. Sa sœur Arabella, tombée de cheval lors d'une chasse avec le duc d'York, exposa malgré elle ses belles jambes au cours de l'incident. Elle devint la maîtresse de James.

Barbara Villiers se servit de Churchill pour discréditer une rivale parmi les maîtresses royales ; il prétendit avoir dû sauter par la fenêtre sans son pantalon lorsque le roi était arrivé. Charles le confina à la caserne, et Barbara le dédommagea par une rente. Tel fut le début de la carrière du futur duc de Marlborough. Peu après, Churchill épousa la belle et autoritaire Sarah Jennings. À la cour, il se lia d'amitié avec le courtisan Sidney Godolphin, que le roi louait parce qu'il savait n'être « jamais un obstacle, et jamais non plus trop loin pour se rendre utile ». Sarah se lia d'amitié avec la fille du duc d'York, la princesse Anne. Bientôt ce quatuor, appelé à régner un jour sur la Grande-Bretagne, devint inséparable.

En 1672, Louis et Charles déclarèrent la guerre à la Hollande de De Witt. Les armées françaises envahirent leur territoire et les Hollandais, au bord de l'effondrement, n'eurent d'autre choix pour sauver leur pays que de l'inonder. C'est à bon droit qu'ils en vinrent à nommer cette année *Rampjaar* – l'année du désastre. Ils ne regagnèrent jamais leur prééminence mondiale.

Tout à leur fureur, les orangistes accusèrent de Witt, qui, blessé lors d'une tentative d'assassinat, fut contraint à la démission. Tous les regards se tournèrent alors vers le prince d'Orange, Guillaume, âgé de vingt-deux ans, nommé stathouder de Hollande et capitaine général, qui tenta désespérément

1. Elle fut d'abord baronne de Nonsuch, et Charles lui donna le palais royal du même nom. Elle fut plus tard promue au rang de duchesse de Cleveland. Pepys était captivé par elle, observant dans le Privy Garden, le jardin privé de Whitehall, qu'elle portait « les plus délicates chemises et jupons de lin que j'aie jamais vus, bordés de dentelles précieuses, et je pris du plaisir à les regarder ». Il la reluquait obsessivement au théâtre – « Je me délectais de la voir » et « emplissais mes yeux de ses attraits », même si « je savais parfaitement qu'elle était une catin ».

de contenir l'avancée des Français. « Mon pays est assurément en danger, déclara-t-il, mais il existe un moyen de ne jamais le voir perdu, c'est de mourir retranché dans notre dernier bastion. » Intransigeant, dur, au physique anguleux, Guillaume avait peu connu l'affection des siens : son père était mort avant sa naissance, sa mère était rongée par le souvenir de l'assassinat de son propre père, Charles I^{er}. Sa relation glaciale avec de Witt n'avait guère été adoucie par leurs parties de tennis. Guillaume décela l'opportunité qui se présentait à lui. Des miliciens orangistes, organisés par ou pour le compte du prince d'Orange, s'emparèrent de De Witt et de son frère, puis ils les fusillèrent avant de livrer leurs corps sans vie à la foule, qui les éviscéra, les écorcha, les suspendit nus, avant de mettre en vente dans les rues leurs oreilles, leurs doigts et autres « débris ». Festin cannibale stupéfiant dans la ville la plus sophistiquée d'Europe, on cuisina et consomma leurs foies. Malgré tout, ce rituel macabre avait une logique : de Witt avait « démembré » l'État néerlandais ; les Néerlandais le démembrèrent à leur tour.

Au même moment, Louis XIV paraissait jouir d'une irrésistible aura. Il annexa Strasbourg et l'Alsace. Acclamé sous le nom de Roi-Soleil, gâté par la fortune, marqué par ce narcissisme autojustificateur qui est le lot de ceux qui sont éternellement au pouvoir, il se croyait maître de l'Europe. Il possédait la constitution de fer nécessaire à ceux qui se livrent aux guerres, aux cérémonies et aux intrigues sans fin : plus tard, lorsqu'il subit une opération atroce de six heures pour l'ablation d'une fistule anale, sans anesthésie, il ne poussa pas un cri, se contentant de murmurer deux fois « Mon Dieu »¹. Il n'empêche, il allait désormais devoir faire preuve du plus grand sang-froid : tandis que les Orange et les Habsbourg complotaient contre lui, il posait les fondations d'un empire mondial français destiné à rivaliser avec l'Angleterre en Amérique et en Inde.

1. Le succès de l'opération déboucha sur l'amélioration de la condition des chirurgiens. Le barbier chirurgien du roi, Charles-François Félix, qui avait succédé à son père en tant que « premier chirurgien du roi », s'était exercé pour cette opération six mois durant en se penchant sur soixante-quinze anus de moindre rang, essentiellement ceux de criminels « fistuleux ». Il s'était confectionné à cette fin de nouveaux instruments, un scalpel à lame faucille et un écarteur. Les mesures antiseptiques étaient alors inexistantes. Le roi exécrant les bains, la fistule suintait, et, d'après l'ambassadeur de Russie, Louis « puait tel un animal sauvage ». À sept heures du matin, le 18 novembre 1686, Félix opéra l'anus royal en présence du Dauphin, de la maîtresse du roi, Madame de Maintenon, de son confesseur et de son ministre d'État, qui lui tenait la main. Le roi fut remis sur pied au bout de trois mois. Comme tout ce qu'il faisait était nécessairement à la mode, les courtisans portaient à leur ceinture des bandages en guise de célébration. Félix fut anobli et reçut des terres et de l'argent. Son fils lui succéda à son poste et entra au service de Louis XV.

L'âge d'or des Qing, Louis XIV et le chhatrapati

En 1664, Louis XIV fonda deux Compagnies françaises des Indes occidentales et orientales, sociétés jumelles dont la finalité était de promouvoir, par le commerce et par l'épée, l'empire français – alors très en retard sur ses rivaux portugais, néerlandais et anglais. En 1682, dans « notre territoire de la Nouvelle-France », son explorateur, le sieur de La Salle, avec le concours de ses alliés amérindiens, édifia une série de forts dans la région des Grands Lacs, les ajoutant aux établissements antérieurs de la France au Québec. Il revendiqua en outre l'ensemble de la vallée du Mississippi, qu'il baptisa du nom de Louisiane. Toutefois, les colons français demeuraient peu nombreux. À partir de 1663, Louis envoya sur place plus de 800 femmes – qu'on appelait « les filles du roi » –, destinées à épouser les colons français.

Les conquistadors du roi de France étaient fascinés par l'étrange liberté des Amérindiens, qui méprisaient les Européens, les jugeant cruels, obsédés par l'argent, obnubilés par le rang, réduits en esclavage par les rois et les aristocrates. « Ils s'imaginent, écrivait un jésuite français, qu'ils peuvent jouir par droit de naissance d'une liberté pareille à celle de poulains sauvages, sans nul besoin de faire allégeance à quiconque. » Un autre observait : « Il n'est point de peuple sur terre plus libre qu'eux », ajoutant que « les pères ici n'exercent aucun pouvoir sur leurs enfants ». Gouvernés par des assemblées où les femmes comme les hommes prennent la parole et débattent, régis par une sorte de démocratie comportant des éléments de matriarcat, ils n'élevaient des chefs qu'au moment de faire la guerre ou de se livrer à de grandes chasses.

En 1691, un ambassadeur de la confédération wendat (Ontario, Canada) fut reçu par Louis, mais le Roi-Soleil ne l'impressionna guère. L'identité de l'émissaire demeure discutée, mais il s'agissait probablement de Kandiaronk, « orateur » élu du conseil wendat, un éloquent et talentueux soldat et chef politique huron, qui avait habilement joué les Français contre les Iroquois, confédération rivale. Alors qu'il débattait des mérites respectifs des sociétés française et iroquoise avec l'un des officiers du roi de France, Louis-Armand, baron de Lahontan, Kandiaronk railla « les fautes et les désordres, causés par l'argent, que lui et ses congénères observaient dans nos villes ». Les autochtones « se moquent de la différence des rangs... nous traitent d'esclaves... alléguant que nous nous avilissons en nous soumettant à un seul homme... Ils disent que le nom de sauvages que nous leur donnons nous conviendrait bien mieux ». L'Amérindien touchait là à l'essence de la liberté occidentale : elle était – et demeure – en grande partie théorique, la plupart des individus

étant assignés à la place qu'ils occupent dans la société. Au contraire, dans les sociétés amérindiennes, il arrivait souvent que des hommes défient leurs chefs et partent rejoindre une autre tribu. Kandiaronk se demandait en vertu de quoi il était acceptable de laisser à ceux qui possèdent l'argent le pouvoir d'établir une autorité sur eux. Il tenait le récit de Jésus (« la vie et la mort du fils du Grand Esprit ») pour absurde – bien qu'il se convertît plus tard, par pur pragmatisme. « Se figurer que l'on puisse vivre dans un pays de l'argent, disait-il, tout en conservant son âme, revient à croire possible de se maintenir en vie au fond d'un lac. » En 1703, lorsque Lahontan publia ses entretiens avec Kandiaronk, *Dialogues de Monsieur le baron de Lahontan et d'un sauvage dans l'Amérique*, l'ouvrage inspira à quelques-uns le désir de remettre en cause l'autorité européenne et les origines de la civilisation.

Dans les Caraïbes, Louis entreprit de rivaliser avec les Espagnols et les Anglais dans le commerce du sucre et des esclaves : il s'empara de Saint-Domingue, de la Martinique et de la Guadeloupe, où, comme en Louisiane, les plantations sucrières étaient exploitées par 2 000 nouveaux esclaves fournis chaque année depuis l'Afrique par sa Compagnie de Guinée et du Sénégal (dont le roi de France était actionnaire)¹. À la mort de Louis, on comptait 77 000 esclaves en Amérique française. Le roi de France emboîta également le pas aux Anglais et aux Néerlandais à l'est, en poursuivant la conversion et l'annexion d'Ayutthaya – dans l'actuelle Thaïlande² – et en soutenant sa

1. En 1685, Louis promulgua le Code noir, dont l'objectif était d'administrer « les esclaves nègres de l'Amérique ». Le code stipulait que les esclaves étaient dépourvus de droits, qu'ils ne pouvaient pas se marier, qu'ils héritaient leur condition servile de leurs parents, qu'ils pouvaient être fouettés et enchaînés, mais pas mutilés ou torturés par leurs maîtres. Les fugitifs pouvaient être marqués au fer et on pouvait leur couper les oreilles après leur première tentative d'évasion. À la deuxième infraction, on leur sectionnait les tendons ; à la troisième ils étaient mis à mort. On pouvait les exécuter aussi s'ils s'avisèrent de frapper leurs maîtres. Un maître qui tuait un esclave était seulement passible d'une amende. Le Code proscrivait le démembrement des familles, mais seulement tant que les enfants étaient prépubères. Les maîtres avaient également interdiction de coucher avec les esclaves (ceux qui contrevenaient à la règle et avaient un enfant avec une esclave étaient mis à l'amende : 2 000 livres de sucre pour prix de leur effraction). Tout ceci était cordialement ignoré par les gouverneurs et les propriétaires d'esclaves. En 1684, le médecin français François Bernier, qui avait servi l'empereur moghol en Inde, élabora une doctrine de la supériorité raciale dont on se servit plus tard pour justifier l'esclavage : « Une nouvelle division de la terre par les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent. » Malgré tout, la loi française précisait que l'esclavage était interdit en France métropolitaine. C'est ainsi que, en 1691, Louis affranchit deux esclaves qui s'étaient échappés en Martinique, puis avaient débarqué clandestinement en France, « la liberté étant acquise par les lois du royaume aux esclaves aussitôt qu'ils en touchent la terre ».

2. À Ayutthaya, un aventurier grec du nom de Constantin Phaulkon, qui avait combattu pour les Néerlandais et les Anglais, était devenu l'homme de confiance du roi Narai. Il laissa entendre au roi de France qu'il était en mesure de convertir le royaume au catholicisme s'il consentait à envoyer des troupes sur place pour tenir en respect les forces de la Compagnie des Indes orientales. Narai et Louis procédèrent à un échange d'ambassades, et c'est ainsi que 1 300 soldats français arrivèrent bientôt en Thaïlande. Cependant, la domination qu'exerçait Phaulkon dans la région aboutit à un coup d'État, mené par Phetracha, cousin de sang royal et commandant du corps des éléphants, qui renversa le roi, assassina ses fils et exécuta

Compagnie des Indes orientales, qui revendiqua l'Isle de France (Maurice) et l'île Bourbon (La Réunion), où de nouvelles plantations sucrières étaient désormais exploitées grâce à la main-d'œuvre servile issue d'Afrique orientale. En 1674, les envoyés de Louis approchèrent l'empereur moghol Alamgir afin d'obtenir l'octroi de concessions en Inde, qui leur permettraient de rivaliser avec les Anglais, au moment même où l'ennemi d'Alamgir – l'hindou Shivaji – fondait son propre royaume.

En juin 1674, dans sa forteresse montagnaise de Raigad, le grand Shivaji fut couronné *chhatrapati* du Swaraj marathe, acte hautement symbolique dont l'onde de choc se propagea partout à travers l'Inde : la région faisait ainsi face à l'émergence d'une nouvelle conception de la souveraineté, qui s'exprimait en langue hindoue et ne faisait aucune mention des Moghols musulmans. Alamgir en fut outré et dénonça le « rat des montagnes¹ ». Il n'en échoua pas moins à vaincre le *chhatrapati*. En 1680, lorsque Shivaji mourut de dysenterie, sa première épouse se livra au *sati*, le sacrifice de sa vie, en se précipitant dans le bûcher funéraire du souverain, dont le fils Sambhaji lui succéda sur le trône. Celui-ci connaissait bien les Moghols, ayant aidé le fils d'Alamgir, Akbar, dans une rébellion qui s'était achevée par la mort du prince. Alamgir se mit à fomenter une mort terrible pour l'Hindou qui s'était immiscé dans la vie de sa famille.

En 1684, Alamgir tenta de s'emparer lui-même de la capitale marathe, le fort de Raigad, mais il échoua tandis que Sambhaji parcourait la côte occidentale, attaquant les alliés portugais d'Alamgir, à Goa. Toutefois, celui-ci finit par pousser trop loin son avantage. En février 1689, il fut capturé par Alamgir en personne, dont la vengeance fut terrible : à Bahadurgad, Sambhaji fut amené devant lui et soumis au supplice des baguettes, c'est-à-dire contraint

Phaulkon, puis, après avoir épousé la fille de Narai, usurpa le trône. Les visées impérialistes de la France étaient battues en brèche et ainsi périclita le rêve du Roi-Soleil. Kosa Pan, l'un des ambassadeurs auprès de Louis, était le grand-père de Rama I^{er}, le roi qui, en 1788, fonda la dynastie qui continue de régner aujourd'hui en Thaïlande.

1. Shivaji avait conquis une grande partie du centre de l'Inde du Sud, d'un rivage à l'autre. Il avait mis en place un *ashta pradhan*, un conseil des ministres d'un nouveau type, que dirigeait un *peshwa*, sorte de Premier ministre, auquel il revint d'organiser la construction d'une centaine de forts et de passer commande aux Portugais d'une flotte, que des pirates issus de la côte de Malabar allaient manœuvrer, et commandée par un renégat portugais. Toutes les dépenses nécessaires à cette fin étaient financées par le tribut et la conquête, ainsi que par des raids menés contre les manufactures anglaises et néerlandaises à Surate et à Bombay – qui du reste n'allaient pas sans conséquence sur les revenus des Moghols. Régnant sur une grande partie de l'Inde du Sud comme l'avaient fait avant lui les grands monarques de l'époque médiévale, par exemple les Cholas, Shivaji aspirait au trône, mais sa famille, les Bhonsale, n'étaient à l'origine que d'humbles chefs de village, si bien que les Brahmanes ne voyaient en lui qu'un membre de la caste inférieure des *shudra* (des paysans). Seul un *kshatriya* pouvant être roi, Shivaji s'avisait donc de persuader un pandit respecté de lui inventer une généalogie *kshatriya*. C'est ainsi qu'il prit le titre de *chhatrapati* – seigneur des parasols –, titre équivalent à celui d'empereur.

de courir entre deux haies de soldats moghols qui le frappaient à coups de bâton. Après quoi, on ordonna au supplicié de se convertir à l'islam. Devant son refus, on lui trancha la langue, avant de lui poser à nouveau la question de sa conversion. Réponse : « Pas même si l'empereur me livrait sa fille ! » écrivit-il. Alamgir entra dans une colère noire. Sambhaji fut torturé pendant deux semaines puis il fut écorché vif et découpé en quartiers, et on exposa ses restes, avant de les livrer aux chiens. Raigad tomba aux mains d'Alamgir, qui poursuivit sans relâche Rajaram, le nouveau *chhatrapati* – mais il ne parvint pas tout à fait à anéantir la dynastie.

Alamgir céda aux Français une manufacture à Surate, et peu après Pondichéry, sur la côte orientale, cité appelée à devenir le quartier général français (et qui demeura française jusqu'en 1954). Mais le roi de France était surtout fasciné par le nouvel empereur Qing de Chine, auquel il envoya en 1687 deux délégations de savants jésuites. En 1669, alors que le règne du Roi-Soleil était à son apogée, l'empereur Kangxi entamait le sien : les deux souverains avaient beaucoup en commun.

À l'âge de sept ans, l'empereur Kangxi, arrière-petit-fils du conquérant mandchou Nurhaci, avait été choisi par sa grand-mère, Xiaozhuang, veuve du premier empereur mandchou, qui l'aimait tendrement et qu'il aimait en retour. Au bout de sept années sous la coupe du régent Oboi, la grand-mère et le petit-fils fomentèrent ensemble son arrestation et sa chute.

Athlétique, marqué par la petite vérole¹, le regard vif et intelligent, Kangxi embrassa le pouvoir absolu. Il avait dans sa manche les trois atouts nécessaires à l'exercice du pouvoir politique : la sagacité, la vision et les ressources. Comme prince mandchou, il avait été formé dès l'enfance au tir à l'arc et à l'équitation, et passait trois mois par an à la chasse. « Quand les Mandchous vont chasser dans le Nord, disait-il, les cavaliers s'assemblent comme des nuées orageuses, les archers à cheval ne font qu'un avec leurs montures, ils volent ensemble ! » Comme prince chinois, il avait été formé à l'éthique confucéenne. Le rôle d'un empereur, disait-il, consiste simplement à « donner aux hommes la vie ou la mort ».

Souverain régnant sur plus de 150 millions d'âmes, Kangxi était un bourreau de travail. Il se levait à l'aube pour étudier les rapports qu'on lui remettait, dont 16 000 ont survécu, tous annotés de son encre rouge. Il se penchait avec soin sur les affaires en cours. « Pour les questions de vie et de mort, les erreurs sont inexcusables, songeait-il. J'ai pris l'habitude de lire les listes, de vérifier le nom et l'identité de chaque homme condamné à mort [...] puis

1. Les cicatrices avaient un avantage : la variole était si mortelle qu'il devint habituel de choisir pour empereur des hommes qui avaient survécu aux assauts de la maladie.

je parcours à nouveau la liste avec les Grands Secrétaires et je décide qui épargner¹. » Kangxi mena des guerres à l'échelle continentale, d'abord contre des généraux mandchous trop puissants, puis contre les Oïrats (les Mongols occidentaux) dans l'actuelle Mongolie et au Tibet. Il voyait dans l'indépendance de Taïwan, gouvernée par le roi pirate Koxinga, une insulte insigne à la grandeur chinoise². Le fils et le petit-fils de Koxinga vainquirent une flotte conjointe hollando-mandchoue et connurent un temps la prospérité, mais finalement, au large de Penghu, en 1683, Kangxi soumit la flotte des Koxinga et prit Taïwan d'assaut.

Kangxi modernisa le Grand Canal et améliora les communications dans l'empire, d'autant plus cruciales que la population croissait rapidement grâce à de nouvelles variétés de riz combinées à des cultures américaines – patates douces et maïs –, ce qui entraînait l'essor de villes de plus en plus vastes. Les marchands chinois exportaient thé, porcelaine et soie, et ils étaient payés avec du minerai d'argent américain. Les revenus de l'empereur s'envolèrent – mais il prit soin de limiter la richesse des marchands et l'accès des étrangers au pays. Les recettes de l'État étaient si considérables que Kangxi put

1. Rares sont les souverains qui ont réussi à maîtriser si bien toutes les facettes du pouvoir et les ont méditées avec autant de profondeur. « De loin, soyez bienveillants ; près de vous, retenez les hommes capables », conseillait-il à son successeur ; « nourrissez le peuple, considérez le profit de tous comme le seul véritable profit ; faites preuve d'égards envers les fonctionnaires, agissez en père pour le peuple et maintenez l'équilibre entre les principes et les opportunités », ajoutant, pince-sans-rire : « Voilà *tout* ce qu'il y a à faire. » Kangxi supervisait avec soin la chronique de la dynastie. L'écriture de l'histoire demeurait en Chine une entreprise périlleuse. « C'est l'empereur sous le règne duquel l'histoire est écrite qui, en définitive, en porte la responsabilité et qui sera blâmé par la postérité en cas de déformations et d'erreurs. » Lorsque l'historien Dai Mingshi critiqua la domination mandchoue, Kangxi ordonna son exécution – « le seul lettré que j'aie fait exécuter » –, et bien que « le ministère des Châtiments ait recommandé que Dai soit condamné à une mort lente et que tous ses parents mâles âgés de plus de seize ans soient exécutés, leurs femmes et leurs enfants réduits en esclavage, j'ai fait preuve de clémence et j'ai commué la peine en décapitation ».

2. Lorsque les Mandchous eurent pris le nord de la Chine aux Ming, un pirate polyglotte hors du commun, Zheng Zhilong, entreprit de soutenir un empereur Ming dans le sud. Zheng avait débuté sa carrière comme traducteur pour le compte de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, qu'il aida à s'emparer de Taïwan aux dépens des Portugais, puis il se lança dans la constitution d'une flotte de 400 navires de guerre et de sa propre armée. Protégé par une garde personnelle composée d'esclaves africains qui avaient fui leurs maîtres portugais, il dirigea un cartel pirate nommé *Shibazhi*, fort de 800 navires, qui n'était pas sans ressembler aux compagnies commerciales néerlandaises ou anglaises. Le cartel vainquit les Hollandais, après quoi Zheng passa au service des Ming du Sud avec le rang d'amiral. En 1645, les Mandchous le persuadèrent de faire défection, mais son fils Zheng Sen, un homme d'une férocité démente, à moitié japonais et formé comme samouraï, prit le commandement de la côte méridionale sous le titre de Koxinga (Seigneur du Nom impérial), et combattit les Mandchous pendant quinze ans. Puis, en 1661, au moment même où Louis XIV entamait son règne, le Fujian, sur la côte sud-ouest, tomba aux mains des Mandchous et Koxinga expulsa les Hollandais de Taïwan. Nombre d'épouses néerlandaises furent réduites en esclavage comme concubines chinoises. Syphilitique, instable mais capable, Koxinga tua un missionnaire hollandais et prit sa fille pour concubine. Conseillé par un frère italien renégat, il établit son propre royaume, qui fit obstacle à l'expansion de la Chine de Kangxi. Au ^{xxi}e siècle, la Chine, à nouveau défiée par une Taïwan indépendante, met en avant l'exemple de Kangxi.

réduire certains impôts. Cependant, les guerres qu'il menait sur plusieurs fronts absorbaient une grande partie de la manne impériale.

Le sentiment qu'il avait de la supériorité mandchoue était tempéré par sa curiosité pour l'innovation européenne. Il prit des leçons auprès des prêtres jésuites envoyés par le roi de France : en science, en mathématiques, en astronomie et en musique. Il étudia aussi le clavecin. Mais si Louis se réjouissait d'aider un potentat non chrétien, lorsque les Ottomans menacèrent le cœur de la Chrétienté, il refusa d'aider ses rivaux habsbourgeois.

Vienne était sur le point de tomber.

Afcharides et Mandchous, Hohenzollern et Habsbourg

Hogmouth Léopold, Sobieski la Poudre et la reine Cléopâtre

Le 14 juillet 1683, quelque 170 000 soldats ottomans, menés par le grand vizir Merzifonlu Kara Mustafa, encerclèrent la ville qu'ils appelaient la Pomme rouge. Après l'assassinat de la grande Kösem, sa rivale de toujours, Turhan, désormais sultane validée (mère du sultan), gouverna pour le compte de son jeune fils Mehmed IV. Elle parvint à résoudre la crise de confiance qui sévissait en nommant comme vizir un septuagénaire à la vigueur toute meurtrière : Köprülü Mehmed Pacha. Albanais né chrétien, réduit en esclavage et enrôlé comme marmiton, Köprülü tuait quiconque lui résistait.

Il est vrai que nous avons été tous les deux des protégés de Mourad IV et élevés dans le harem, écrivait-il à un ami d'enfance ; néanmoins, sache que si les maudits cosaques pillent l'un quelconque de tes villages ou l'une de tes villes, je jure que j'ignorerai tout de ton caractère vertueux et te mettrai en pièces pour servir d'avertissement au monde.

La menace fit son effet. Köprülü et son fils ajoutèrent la Transylvanie et la Crète à l'empire.

Après que Mustafa, gendre de Köprülü, eut remporté une victoire limitée contre les Polonais, il convainquit son beau-père, chasseur passionné (« le père était fou de sexe ; le fils est fou de chasse »), que les Habsbourg, consanguins, aux possessions étirées à l'excès, étaient mûrs pour subir ses assauts conquérants.

La mâchoire de l'empereur Léopold était si proéminente qu'on le surnommait *Hogmouth* (littéralement : « gueule de cochon »).

Dieu a façonné son crâne à la manière d'une gourde ou d'une bouteille d'eau[, remarquait l'écrivain ottoman Evliya Çelebi] ; il a les yeux ronds comme ceux d'un hibou, le visage long comme celui de maître renard, les oreilles aussi grandes que des chaussons d'enfant, le nez ratatiné comme un raisin, trois

doigts pourraient tenir dans chacune de ses narines d'où des poils noirs, telle la barbe d'un bravache, se mêlent confusément à sa moustache ; et de ses lèvres de chameau la salive coule à chaque fois qu'il parle.

Hogmouth était marié à sa nièce, Margarita, l'infante blonde à la robe bleue que l'on peut voir dans *Les Ménines* de Velázquez, fille de Philippe IV d'Espagne. Il l'appelait Gretl, elle l'appelait Mon oncle, et leur mariage fut heureux, bien que, sans surprise, trois de leurs quatre enfants périssent en bas âge. L'esprit enjoué de l'impératrice inspira la cour. Hogmouth était un flûtiste et compositeur talentueux, et aussi un producteur de spectacles stupéfiants, où l'on voyait des feux d'artifice illuminer le ciel et où carrosses et chevaux semblaient voler dans les airs. Néanmoins, l'impératrice avait apporté avec elle l'antijudaïsme espagnol. Horrifiée à l'idée de voir des Juifs prospérer à Vienne, elle encouragea son époux à les expulser et à les dépouiller¹.

Hogmouth avait de plus graves soucis à se faire. À l'ouest, son cousin Louis XIV avait envahi les Pays-Bas habsbourgeois, et désormais, à l'est, les Ottomans avançaient. Il se tourna vers son plus vaillant paladin de l'est : le roi de Pologne-Lituanie, alors affaibli par la révolte cosaque et l'expansion moscovite. Jan III Sobieski était un Polonais bravache, mais néanmoins raffiné, parlant couramment le français, le turc et le tatar, qui avait parcouru l'Occident, épousé une aristocrate française, Marysieńka (avec laquelle il eut douze enfants), et combattu avec et contre les Turcs, les Tatars et les Suédois, incarnant cette « république » polonaise, que l'on disait aussi *sérénissime*, dans ce qu'elle avait de meilleur. Ses lettres quotidiennes à Marysieńka regorgeaient de commérages et de considérations politiques, mais elles étaient empreintes aussi de l'amour que les deux correspondants se vouaient l'un à l'autre : il l'appelait Cléopâtre ; elle l'appelait la Poudre. Conscient de ce que la Pologne serait la prochaine cible des Ottomans si jamais Vienne tombait entre leurs mains, le corpulent Sobieski, désormais âgé de cinquante-quatre ans, accepta d'aider Hogmouth. Celui-ci décida d'abandonner la ville et ses 60 000 Viennois. Il laissait à un vétéran, le comte Ernst von Starhemberg, le soin de défendre la capitale avec seulement 15 000 hommes. Mais il disposait de 370 canons, tandis que Mustafa, confiant à l'excès – accompagné de 1 500 concubines surveillées par 700 eunuques noirs, et de sa propre ménagerie privée –, avait négligé son artillerie, n'alignant de son côté que 130 canons. Les combats furent acharnés, menés à coups de mines et contre-mines logées

1. Lorsque les Juifs furent expulsés de leur banlieue sise de l'autre côté du Danube, Im Werd, les Autrichiens célébrèrent l'événement en rebaptisant les lieux du nom de Leopoldstadt. Mais rien n'y fit, ce quartier fut plus tard repeuplé de Juifs viennois, et c'est eux que l'on voit représentés dans la pièce de Tom Stoppard *Leopoldstadt*.

sous les remparts. Lorsque le vizir déclencha le bombardement sur la ville, on eût dit que Vienne allait tomber. Cependant, Sobieski avait pris le commandement d'une Sainte Alliance pontificale. À la tête de 70 000 hommes, avec pour pièce maîtresse ses cosaques ukrainiens du Dniepr et les hussards ailés polonais – ainsi nommés parce qu'ils arboraient des plumes d'autruche au dos de leurs cuirasses –, Sobieski se porta au secours de la ville assiégée.

Mustafa n'avait pas couvert ses arrières. Il comptait plutôt sur les 40 000 cavaliers du khan de Crimée, mais ceux-ci étaient surtout intéressés par le pillage de l'Autriche. C'est ainsi que Vienne se trouvait au bord du précipice lorsque, le 11 septembre 1683, Sobieski parut à l'arrière des lignes de Mustafa¹.

« Cet homme occupe un camp fort mal choisi, nota Sobieski, il ne connaît rien à la guerre. » À dix-huit heures, le 9 novembre, lui et ses 18 000 hussards ailés dévalèrent le mont Kahlenberg à toute allure, traversèrent les lignes ottomanes et pénétrèrent dans le camp de Mustafa. Celui-ci ordonna la décapitation de son autruche favorite tandis qu'il fuyait avec son harem. « Dieu et notre Seigneur béni nous ont accordé la victoire éternelle, écrivit la Poudre à Cléopâtre. Les tentes et les chariots de l'ennemi sont tombés entre mes mains, *et mille autres galanteries fort jolies et fort riches*². »

Le roi de Pologne entra dans Vienne sans attendre le retour du kaiser Hogmouth. « Tout le petit peuple me baisait les mains, les pieds, les vêtements », plastronnait-il, envoyant à Marysienka l'un des étriers d'or de Mustafa. « D'autres ne faisaient que me toucher en disant : "Ah, laissez-nous baiser une main si vaillante !" » Hogmouth se hâta de revenir, plein de ressentiment contre Sobieski. Leur rencontre fut glaciale. Rien n'était plus froid que l'ingratitude habsbourgeoise. Hogmouth se présenta comme le vainqueur. L'artillerie ottomane fut fondue et servit à couler de nouvelles cloches pour la cathédrale Saint-Étienne. La Pologne avait sauvé la Chrétienté, mais Sobieski n'en fut pas moins le dernier grand roi du pays.

À Belgrade, Mehmed envoya au vizir les Sans-langue armés de leurs cordes d'arc³. « Suis-je destiné à mourir ? » leur demanda Mustafa, puis il inclina la

1. Un peu plus de trois siècles plus tard, un terroriste islamiste vit dans le 11 Septembre ce moment insigne où la mission légitime de l'islam avait été stoppée par les chrétiens. C'est ainsi qu'Oussama ben Laden décida que ce jour de 2001 était le bon pour lancer son attaque contre la puissance chrétienne prédominante – les États-Unis d'Amérique.

2. Parmi le butin récolté, des sacs remplis d'une substance que les Polonais prirent tout d'abord pour de la nourriture pour chameaux : du café. Les maisons de café étaient déjà populaires à Londres, observa Pepys : « Je m'y rendais, et les conversations étaient intéressantes. » Mais Vienne n'en possédait pas encore. Une légende rapporte que Sobieski remit les sacs de café à un soldat-espion du nom de Jerzy Franciszek Kulczycki, qui fonda le premier café viennois. La viennoiserie en forme de croissant et son nom auraient pour origine cette victoire contre les Ottomans. [NdT : La partie en italique est en français dans le texte.]

3. Les Sans-langue – qualifiés de « sourds-muets » par les visiteurs européens – servaient de pages, de messagers et de bourreaux. Ils faisaient partie d'une unité secrète, les *Enduran* – le service intérieur –, au

nuque. « Si Dieu le veut. » Mais ce fut le sultan lui-même qui fut déposé, et les Ottomans ne reprirent jamais l'initiative. Hogmouth ordonna à son meilleur général, le prince Eugène de Savoie, un jeune officier français brouillé avec Louis XIV, de mener la contre-attaque. Celui-ci s'empara de Buda et de Belgrade, ce qui revenait quasiment à doubler le territoire habsbourgeois. Cependant, à l'ouest, le Roi-Soleil n'était pas loin d'étendre sa domination sur l'Europe, un exploit qu'il célébra en révoquant l'édit de tolérance accordé aux protestants par Henri IV, son grand-père.

Seul Guillaume d'Orange pouvait empêcher Louis – « mon ennemi mortel » – d'accéder à la monarchie universelle, et pour y parvenir il réussit un coup extraordinaire : le 5 novembre 1688, le stathouder de Hollande, alors âgé de trente-six ans, époux de la princesse Marie d'Angleterre, envahit l'Angleterre.

La chute des Stuart et l'avènement des Orange

Ce fut, en un sens, une amère querelle familiale qui mit aux prises les deux frères, Charles II et Jacques (James), et leur cousin germain Guillaume (Willem). Charles, qui avait quatorze enfants illégitimes et était surnommé Old Rowley – du nom d'un célèbre étalon –, n'avait pas d'héritier légitime hormis Jacques, son impopulaire frère catholique. Le Parlement, protestant, s'opposait à pareille succession, et c'est ainsi qu'une funeste crise s'installa au sommet du pouvoir et vint s'ajouter aux cinquante années de conflits religieux et politiques qui ravagèrent le pays.

Tout commença en 1673, lorsque Jacques épousa une princesse italienne « grande et admirablement faite », Marie de Modène (Maria di Modena), à peine plus âgée que ses filles Marie (Mary) et Anne. « Je vous ai apporté une nouvelle compagne de jeu » : ainsi présenta-t-il sans aucun tact sa nouvelle femme à ses filles. Son « épouse papiste » et la perspective de voir le trône échoir à un héritier catholique inspirèrent à un complotiste, Titus Oates, qui avait déjà dénoncé à tort un maître d'école pour abus sur ses élèves, l'idée qu'une conspiration papiste se tramait, ourdie par le médecin de Marie, visant à tuer le roi – par poison ou d'une balle d'or – pour installer Jacques sur le trône. Ces accusations furent l'étincelle qui mit le feu aux poudres.

sein du harem. Ils étaient les garants de la confidentialité des lieux et entièrement dévoués au souverain. Employés pour la première fois par Mehmed le Conquérant, ils devinrent les tueurs attitrés du padichah, chargés d'étrangler princes et vizirs, une tâche dont ils s'acquittaient au moyen d'une corde d'arc.

Une vague d'hystérie et de terreur déferla¹. Charles interrogea Oates – ce « méchant homme » –, mais il fut contraint d'approuver l'exécution de vingt-deux innocents. Pepys, qui depuis peu siégeait au Parlement, récemment promu secrétaire de l'Amirauté, déplora « l'état de désarroi et de peur » qui s'empara de tous. Protégé de Jacques, il fut lui-même dénoncé, mais bientôt blanchi de toutes les accusations qui faisaient de lui un agent catholique, il fut rétabli dans ses fonctions.

Le Parlement tenta d'évincer Jacques et de faire de Monmouth, l'aîné des fils illégitimes de Charles, l'héritier du trône. Mais le roi, dont la vie sexuelle reflétait toujours ses orientations politiques, se tournait alors vers deux actrices protestantes, Moll Davis et Nell Gwynne. Il fit peindre cette dernière nue, conservant le tableau derrière un autre et le dévoilant à de lubriques amis. Pepys n'avait pas une bonne opinion de Gwynne – qui à ses yeux jouait un « un rôle sérieux, mais fort mal ». Elle avait le verbe haut : à la foule qui avait arrêté son carrosse et l'accusait d'être l'une des maîtresses catholiques de Charles, elle rétorqua : « Braves gens, vous vous trompez ; je suis la putain protestante. »

Charles considérait que l'éviction de son frère signifiait la fin de sa vision de la monarchie. « Je ne céderai jamais et ne me laisserai pas intimider, déclarait-il. D'ordinaire, les hommes deviennent plus timorés en vieillissant ; pour ma part, j'entends être plus audacieux. » Dans toute chasse aux sorcières, il faut du temps, mais « les honnêtes gens seront avec moi », assurait-il. Il avait raison. Il n'était pas loin d'accéder à la monarchie absolue, gouvernant par l'entremise de jeunes ministres – surnommés les Chits –, dont Godolphin, son favori à la cour. Charles et les Chits décidèrent de détruire Tanger, apportée en dot par la reine, et qui était alors soumise aux pressions d'un nouveau sultan marocain. Pepys fut envoyé sur place pour superviser l'opération. Peu après, la ville fut prise par Ismail ibn Sharif, dit le Guerrier, bâtisseur de l'empire marocain, dont la famille alaouite, descendante du Prophète, avait entamé son ascension en partant de Sijilmassa, avant d'unifier le pays et de poursuivre au sud sa marche conquérante jusqu'à Tombouctou et le fleuve Sénégal. Fils d'une esclave africaine, Ismail s'était emparé du trône en

1. Les mensonges de l'affabulateur furent d'abord exploités par le principal ministre du roi, Thomas Osborne, comte de Danby, qui espérait purger la cour de ses éléments procatholiques, puis par l'ancien cromwellien Antony Ashley, comte de Shaftesbury, devenu inquisiteur sans vergogne. Buckingham s'associa à eux par moments. En 1774, le jeune lord Shrewsbury, dont le père avait été tué par le duc, mena au Parlement une attaque contre Buckingham qui provoqua la chute de celui-ci et le força à se séparer d'Anna Maria. Amer, Buckingham ajouta sa voix aux critiques de Charles II, lequel le fit emprisonner. Le libertin finit par se retirer dans ses domaines du Yorkshire. Après que le gouvernement eut monté contre lui une affaire de sodomie, il amorça son déclin. « Ô combien ai-je été prodigue de la plus précieuse de toutes les possessions – le Temps ! » songeait-il.

1672. Plus grand marchand d'esclaves de son temps, Ismail asservit 220 000 Africains – dont certains formaient des régiments d'élite –, auxquels vinrent s'ajouter des milliers d'Européens réduits en esclavage par ses corsaires basés à Salé et tous traités de manière abominable. Le sultan utilisait les Africains pour surveiller les Blancs¹.

Sur son lit de mort, Charles se convertit au catholicisme et n'oublia pas ses maîtresses ; il demanda à Jacques de ne pas « laisser mourir de faim la pauvre Nelly ». Jacques monta sur le trône. « Il aurait été un très bon roi, déclara Sarah Churchill, dame d'honneur de la reine, s'il n'y avait eu le papisme. » Jacques signa une déclaration d'indulgence en faveur des non-protestants, sur laquelle il s'appuya pour libérer les catholiques, pendant qu'il s'occupait de renforcer son armée et d'arrêter les dissidents. L'opposition bouillonnait autour du séduisant mais immature Monmouth, qui prit la fuite et se réfugia en Hollande. Lorsque celui-ci entreprit de débarquer en Angleterre à la tête de seulement quatre-vingt-cinq partisans, Guillaume avertit Jacques, dont le général, John Churchill, écrasa aisément l'invasion. Jacques fit alors décapiter son neveu. Son héritière demeurait sa fille protestante Marie, mariée à Guillaume d'Orange.

Les Hollandais étaient tombés sous son charme, mais la jolie et aimable Marie n'exerçait pas la même emprise sur Guillaume. Elle endura plusieurs fausses couches et la mort d'un nourrisson, conséquence de leur mariage consanguin. Jacques tenta de dresser mari et femme l'un contre l'autre en avertissant sa fille de la liaison que son époux entretenait avec sa dame d'honneur, Elizabeth Villiers. Marie surprit Guillaume sortant de la chambre de sa maîtresse, mais celui-ci promit de renoncer à son amante – concession d'autant plus aisée que le stathouder préférait de toute façon la compagnie d'un bel officier, Hans Bentinck, qui l'avait soigné lorsqu'il avait été atteint de la variole.

Sept grands seigneurs anglais dissidents approchèrent Guillaume au moment même où la reine Marie prenait les eaux à Bath et tombait enceinte.

1. On disait qu'Ismail portait du vert lorsqu'il était jovial, du blanc lorsqu'il était d'humeur meurtrière. Il était toujours escorté par quatre-vingts gardes du corps africains. « Son long visage est plus noir que blanc, c'est un mulâtre », assurait l'envoyé français. « L'un de ses divertissements habituels », rapportait un Européen, « consistait à tirer son épée en montant à cheval pour décapiter l'esclave qui lui tenait l'étrier. » Ses épouses principales étaient Zaydana, une esclave africaine et « Mrs Shaw », une Anglaise réduite en esclavage elle aussi, dont les fils respectifs, Zaydan et Muhammad, se disputèrent la succession du trône. Ismail fit trancher la main et le pied de Zaydan en guise de châtiment et le fit ensuite assassiner par ses propres concubines. Il n'y avait pas de pénurie d'héritiers : Ismail fut le père le plus prolifique de l'histoire. En 1703, il avait déjà 868 enfants ; à sa mort, en 1727, il en comptait 1 171. Une grande partie du Maroc actuel descend donc de lui. Il voulut négocier avec Louis, allant même jusqu'à exiger du roi de France une fille illégitime comme épouse. Lorsqu'il mourut, à l'âge de quatre-vingt-un ans, il préparait une invasion de l'Espagne. Sa famille règne encore sur le Maroc aujourd'hui.

En juin 1688, devant la jubilation catholique et l'incrédulité protestante, la reine, assistée par Hugh Chamberlen et ses forceps secrets¹, donna naissance à un fils, héritier catholique de la couronne. Jacques n'avait pas permis à sa fille Anne ni à ses courtisans protestants d'assister à l'accouchement, ce qui ne manqua pas de susciter une théorie complotiste d'après laquelle un changelin² aurait été introduit clandestinement au palais Saint James. Marie se retourna alors contre son père pour « sauver l'Église et l'État », et les sept nobles signèrent une lettre codée invitant Guillaume à envahir le pays. Sur quoi celui-ci rassembla sa flotte.

Avec son imprudence de toujours, Jacques refusa l'offre que lui faisait le roi de France de le soutenir militairement. Tandis que Marie attendait à La Haye, Guillaume appareillait avec 250 navires et 35 000 hommes, dont « 200 Noirs amenés depuis les plantations des Pays-Bas d'Amérique ». Il débarqua à Torbay, dans le Devon.

Guillaume s'avança lentement dans les terres. Lord Churchill, qui commandait les forces du roi Jacques, fit défection (il fut plus tard récompensé par Guillaume, qui lui octroya le titre de comte de Marlborough), bientôt suivi par la princesse Anne, une amie proche de l'épouse de Churchill, Sarah. Le cœur brisé par la trahison de ses deux filles, Jacques céda à la panique et jeta son garde des sceaux à la mer afin que ses ennemis ne puissent convoquer le Parlement. Mais celui-ci fut capturé par des pêcheurs, qui le fouillèrent sans ménagement. Guillaume avertit son oncle Jacques qu'il ne pouvait garantir la sécurité du roi. Pepys, secrétaire à la Marine, affréta le navire qui emmena la reine Marie et son fils sur le continent³. Guillaume entra dans Londres et laissa Jacques s'enfuir en France, où celui-ci établit une cour rivale, dont les membres et partisans étaient connus sous le nom de

1. Hugh était le petit-neveu du premier Peter Chamberlen, qui avait œuvré à la naissance des enfants de Jacques I^{er} (voir t. I, p. 648 n. 2). Dernier représentant de la dynastie, le fils de Hugh (également nommé Hugh) n'eut pas de descendants et fit en sorte que les forceps fussent connus du public ; cet instrument allait sauver des millions de vies.

2. Dans le folklore européen, un changelin est un leurre laissé par des fées à la place d'un enfant humain enlevé par elles.

3. Après avoir remis les papiers de l'Amirauté au nouveau roi d'Angleterre, Pepys se retira. Serviteur infatigable de l'État, éternel amoureux de la vie – « je crois pouvoir me compter parmi les hommes les plus heureux du monde » –, il fut aussi un maître conteur, un témoin des ravages de la peste, de l'incendie de Londres, du raid sur la Medway et des faits et gestes du Joyeux Monarque, Charles II. Son journal est un chef-d'œuvre. Il y raconte son mariage et son ascension à l'Amirauté, ses expériences de la vie politique à la cour et comment il « pelotait » ses maîtresses. Pourtant, le Journal ne couvrait que neuf années de sa riche carrière, depuis son élection au Parlement jusqu'à la présidence de la Royal Society. Son apogée fut sa nomination par Charles, en 1672, au poste de secrétaire de l'Amirauté, fonction qu'il occupa jusqu'en 1688. Durant les premiers mois incertains du règne de William, Pepys figura parmi ceux qui furent arrêtés parce qu'on les soupçonnait d'être des Jacobites. Il fut relâché, mais, comblé par la liaison qu'il entretenait avec une femme de bonne naissance, il se retira à Clapham, où il mourut en 1703.

Jacobites. Alors que le *mobile vulgus* – expression latine servant à désigner la foule versatile, que l'on prit pour habitude d'abréger en *mob*, ce que le français peut rendre par « populace » – se livrait à des émeutes et célébrait l'invasion orangiste en agitant des oranges, le taciturne Hollandais faisait venir Marie des Pays-Bas. Remplie d'une « joie secrète » qui fut « bientôt tempérée par la considération des malheurs de mon père », elle acceptait que Guillaume fût aux commandes : « Elle n'entendait être rien de plus que son épouse ; et elle ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour le faire roi à vie. » Une *convention* fut convoquée – et non le Parlement, puisque seul un souverain pouvait le faire –, mais celle-ci contesta l'accession au trône de Guillaume, qui menaça de retourner en Hollande s'il n'était pas fait roi. La convention finit par acquiescer. L'héritière du couple royal, Anne, avait trahi son père au nom du protestantisme, et elle voyait en sa sœur Marie la première dans l'ordre de succession, mais elle finit par nourrir du ressentiment à l'idée d'avoir cédé la couronne à Guillaume, qu'elle appelait « l'Avorton hollandais ».

En contrepartie de son accession au trône, Guillaume III approuva une déclaration des droits qui résolvait enfin le casse-tête fatal auquel la couronne britannique était réduite depuis cinquante années et qui paralysait l'État. La déclaration établissait un équilibre des pouvoirs entre un Parlement puissant, les grands aristocrates et le monarque, lequel conservait le contrôle de l'exécutif¹.

Nul ne savait comment fonctionnerait le nouvel ordre des choses. Les rois étaient toujours les principaux dirigeants de l'Angleterre et ils le restèrent pendant encore un siècle. Ils avaient le pouvoir de nommer les gouvernements et de faire la guerre – et ils l'auraient peut-être détenu plus longtemps encore s'ils avaient été plus nombreux à être des chefs de guerre aussi accomplis que Guillaume.

Le Hollandais apporta la stabilité, l'État de droit et l'énergie créatrice nécessaires à la formation d'une puissance mondiale. Il supervisa la création

1. Associant les meilleurs aspects de la république d'Oliver et de la monarchie de Charles II, le système porta ses fruits. Des assemblées parlementaires fréquemment convoquées, au sein desquels les députés pouvaient librement critiquer le gouvernement, exerceraient un contrôle sur les finances royales. Les souverains étaient maintenant les présidents salariés de l'État, quoique dotés d'un pouvoir considérable, pourvu qu'ils disposent de majorités parlementaires. Ce n'était certes pas une démocratie, mais seulement l'advenue d'une nouvelle oligarchie qui perdura un siècle durant, au cours duquel les monarques gouvernèrent liés, par une association fluctuante, à une étroite coterie de grands propriétaires fonciers, de gentilshommes campagnards et de marchands urbains. Ceux-ci se divisèrent en deux factions : les partisans du nouvel ordre des choses, appelés Whigs, et les opposants, connus sous le nom de Tories. L'édit de tolérance voté par le Parlement fut le premier du genre en Europe, mais il n'était guère tolérant : les Juifs ne pouvaient ni voter, ni posséder des terres, ni exercer de fonctions publiques ; les dissidents et les catholiques étaient également exclus des charges publiques.

de la Banque d'Angleterre, puis, comprenant que la monnaie anglaise était dangereusement dépréciée, lança la Grande Réforme monétaire, qu'il confia à une lumière anglaise, Isaac Newton. Maintenant âgé de cinquante-trois ans, Newton s'était vu attribuer une sinécure en tant que gardien de la Monnaie royale, mais l'incompétence de sa gestion était telle qu'il accepta de diriger lui-même la refonte des monnaies en qualité de maître, une charge d'ailleurs hautement lucrative qui lui rapporterait un pourcentage sur chaque pièce frappée.

Newton fut l'un des premiers membres de la Royal Society, fondée par Charles II pour accueillir les scientifiques du pays, mais c'était un solitaire ombrageux, un ami maladroit et un querelleur vindicatif. Il ne se maria jamais. L'amitié passionnée qu'il vouait au savant suisse Nicolas Fatio relevait sans doute des affinités masculines typiques de l'époque – et ce fut peut-être sa seule histoire d'amour, dont la fin plongea d'ailleurs Newton dans la dépression. De même, il se brouilla sérieusement avec son ami John Locke, qui, disait-il, « se démenait pour m'entraîner dans des liaisons avec des femmes ». La charge qu'il occupait maintenant n'était que le dernier service rendu au nouvel esprit scientifique, fondé sur l'enquête rationnelle. « Je ne feins pas d'hypothèses », écrivait-il dans ses *Principia Mathematica*¹ : le savoir devait être bâti sur des preuves, et non en procédant sous l'empire de la superstition – et c'était là une conviction partagée par une pléiade de penseurs à travers l'Europe, qui d'ailleurs entretenaient de plus en plus de liens les uns avec les autres. C'étaient les débuts d'une époque d'effervescence intellectuelle vouée à éclairer le siècle suivant.

Newton quitta Cambridge et s'installa à Londres pour pouvoir s'occuper du lancement de la nouvelle monnaie et poursuivre les faux-monnayeurs qui se rendaient coupables d'un crime capital. Il engagea des poursuites contre vingt-huit faussaires, dont beaucoup furent pendus, éviscérés et écartelés. Il traquait les coupables avec toute la délectation et l'ingéniosité d'un véritable détective, bien que rien n'indique que Newton se soit lui-même infiltré dans ce milieu en se déguisant. Quoi qu'il en soit, devenu riche grâce à la Monnaie anglaise, il accrut encore sa fortune en procédant à des investissements avisés.

Guillaume mobilisa l'Angleterre pour la campagne infatigable qu'il menait contre le Roi-Soleil. Jacques, soutenu par Louis XIV, tenta de faire assassiner

1. Les *Principia* exploraient le calcul infinitésimal et la gravitation et démontraient que toute matière est attirée par d'autres particules, expliquant ainsi le mouvement des planètes et les marées. Cette analyse rationnelle n'excluait ni la croyance de Newton en un Dieu unitarien ni son adhésion à l'alchimie : comme la plupart des esprits brillants de son temps, il estimait qu'un tel savoir secret ne contredisait pas les lois de la nature.

son successeur, fomenta une révolte écossaise, qui fut vaincue à Dunkeld, déclenchant un massacre des clans jacobites à Glencoe, puis envahit l'Irlande. Guillaume écrasa son beau-père à la Boyne et à Aughrim, puis affronta Louis dans un conflit qui devait déboucher sur une impasse – c'étaient les débuts d'une guerre de cent vingt-sept ans menée par l'Angleterre pour empêcher la domination française en Europe. Mais les deux monarques étaient pour l'heure accaparés par la mort imminente du roi Habsbourg d'Espagne, Charles (Carlos) dit *El Hechizado* – l'Ensorcelé¹.

Tous avaient été stupéfaits de constater que cet Ensorcelé, beau-frère de Louis XIV, pût être encore en vie. Fils du défunt Roi-Planète, Philippe IV, et de sa nièce Marie-Anne d'Autriche (Mariana), il subissait sans répit la malédiction de l'endogamie habsbourgeoise : il était né avec une hydrocéphalie, un seul rein, un seul testicule, une mâchoire si déformée qu'il pouvait à peine mâcher, mais une gorge si large qu'il pouvait avaler de gros morceaux de viande. Il boitait et souffrait de polymorbidité, frappé notamment par la rougeole, la variole et la rubéole. En outre, il ne fut jamais tout à fait lettré. Charles présentait, écrit Martyn Rady, « des organes génitaux ambigus et était de condition intersexuée » : son urètre débouchait sur la face inférieure d'un pénis sous-développé. La paix en Europe tenait à ce genre de détail : le roi pouvait-il engendrer un enfant ? Et sinon, qui hériterait de son empire ?

Sa mère l'avait marié à une jolie princesse française dont il tomba amoureux, mais comme on pouvait s'y attendre leur vie sexuelle était un échec, ce qui devait certainement être une source de très grande anxiété. Après des années de mariage paisible, la jeune femme, confuse, songea qu'elle « n'était vraiment plus vierge, mais que, de quelque manière qu'elle pût arranger les choses, elle croyait qu'elle n'aurait jamais d'enfants », confiant à l'ambassadeur du roi de France que, « malgré l'extrême vivacité » de son époux, « la coction, comme l'appellent les médecins, n'est pas parfaite ». Ces mêmes médecins prescrivirent un aphrodisiaque aussi inutile qu'absurde : dormir avec le corps embaumé de son père devait supposément aider Charles à obtenir des érections. À la mort de sa première épouse, il se remaria avec une princesse allemande, qui pilla ses palais et le força à subir des exorcismes pour lutter contre les actes de sorcellerie qui le touchaient. Sa mère faisait porter *El Hechizado* sur une chaise, afin de préserver son énergie. Toutefois,

1. Les héritiers de Guillaume étaient désormais Anne, la sœur de Marie, morte en 1694, et son fils, le duc de Gloucester ; mais en 1701, lorsque celui-ci mourut, Guillaume et le Parlement adoptèrent conjointement un *Act of Settlement*, qui organisait la succession au profit de l'héritière protestante la plus proche, Sophia, électrice de Hanovre, petite-fille de Jacques I^{er}, puis de son fils George, écartant ainsi la famille légitime, mais catholique, de Jacques II. L'Acte réglait ainsi le problème de la succession au trône d'Angleterre grâce à des dispositions qui sont d'ailleurs toujours en vigueur au XXI^e siècle.

il se révéla suffisamment sain d'esprit pour refuser de la nommer régente, ce qui l'aurait rendue toute-puissante à la cour. Il était assez pieux aussi pour se donner la peine d'assister à un autodafé qui dura quatorze heures, assez robuste pour chasser et assez fin pour inviter son peintre de cour, Giordano, à contempler *Les Ménines* de Velázquez, avant de lui demander ce qu'il en pensait. « Sire, répondit Giordano, nous avons là une théologie de la peinture. »

Alors qu'il déclinait, Charles visita le panthéon de l'Escorial pour contempler les corps des membres de sa famille. Pendant ce temps, les Habsbourg d'Autriche et les Bourbons de France rivalisaient pour cette succession d'Espagne qui ne tarderait pas à s'ouvrir.

Quatre lits de mort – ces scènes universelles de la vie familiale, ces transferts meurtriers du pouvoir qui parfois aboutissent à la destruction des empires – déstabilisèrent alors l'Europe et l'Asie. « En un clin d'œil, d'une minute à l'autre, en un souffle, disait le plus grand monarque de son temps, Alamgir, l'état du monde change. »

Monarques à l'agonie : Charles, Alamgir, Louis, Kangxi

À la fin d'octobre 1700, à Madrid, Charles souffrait d'une dysenterie explosive. On lui appliquait sur les pieds de la cantharide, substance aux vertus vésicantes, on lui posait des pigeons morts sur la tête et on lui faisait avaler des breuvages à base de lait de perles. Enfin, le 1^{er} novembre, il murmura : « Maintenant, je ne suis plus rien », et c'est ainsi qu'il légua la couronne à Philippe, petit-fils de Louis XIV¹.

Pour le roi de France, c'était un legs irrésistible. Mais le pari espagnol auquel il se livra, vigoureusement contesté par les Habsbourg d'Autriche et par l'Angleterre, déclencha une guerre de quinze ans qui allait le précipiter, lui et ses rêves de grandeur, au bord de l'abîme.

Bien plus à l'est, Alamgir, vieil empereur acariâtre, était toujours accaparé par la guerre de vingt ans qu'il menait pour détruire le royaume de Shivaji. Comme celles du Roi-Soleil, les entreprises conquérantes auxquelles se livrait Alamgir sur son continent étaient sans précédent : il gouvernait une plus grande partie de l'Inde que quiconque dans l'histoire du pays, à l'exception

1. Charles avait vingt-huit ans. Son autopsie révéla que son « cœur avait la taille d'un grain de poivre, les poumons gravement abîmés, les intestins gâtés et gangrénés ; il n'avait qu'un seul testicule, noir comme du charbon, et sa tête était pleine d'eau ».

des Britanniques dans les siècles ultérieurs. Mais l'orgueil et l'empire ne connaissent pas de limite. Ni Louis ni Alamgir ne savaient s'arrêter. Lorsque le vizir d'Alamgir suggéra un retour à Delhi, le Conquérant du Monde tonna : « Qu'un omniscient serviteur héréditaire comme vous puisse formuler une telle demande ne manque pas de me surprendre. » Pendant ce temps, dans le Deccan, la famille de Shivaji continuait de résister, désormais dirigée par la remarquable veuve de Rajaram, Taibai, âgée de seulement vingt-cinq ans, reine guerrière et fille du commandant en chef de Shivaji. « Tant qu'il nous reste un souffle de cette vie mortelle, il ne doit y avoir de répit dans notre labeur », disait Alamgir. L'un de ses officiers épuisés se lamentait : « Tel est son désir de prendre toutes les places fortes qu'il court lui-même ça et là, haletant à la poursuite du moindre tas de pierres. » La guerre qu'il menait était une entreprise gigantesque : en 1695, son camp faisait près de 50 kilomètres de circonférence, abritant 60 000 cavaliers, 100 000 fantassins, 50 000 chameaux, 3 000 éléphants et 250 bazars disposés autour de sa tente impériale rouge, où il recevait sa cour en compagnie de ses fils et d'Udaipuri, une danseuse géorgienne devenue sa favorite.

Seule la plus grande économie du monde avait la capacité de financer une guerre d'une telle ampleur : 24 % du PIB mondial était indien et le revenu annuel d'Alamgir était dix fois supérieur à celui de Louis XIV. Les Européens étaient traditionnellement vêtus de laine ou de lin, mais quand ils accédèrent au coton indien une véritable « fièvre du calicot » s'empara d'eux. Les textiles indiens furent désormais en vogue : *chintz*, *pyjama*, *kaki*, *taffetas* et *bandana*, tous ces noms entrèrent dans la langue. En 1684, la Compagnie britannique des Indes orientales importait 1,76 million de pièces par an, ce qui représentait 83 % de ses échanges commerciaux. En Afrique, les esclaves étaient désormais achetés avec du coton indien.

Alamgir voyait dans les Européens présents en Inde des intermédiaires lucratifs et utiles. Il achetait des navires et des canons aux Portugais, mais aucun doute ne subsistait sur la question de savoir qui détenait l'autorité. En 1686, la Compagnie, alarmée par l'expansion des intérêts français en Inde, exigea plus d'avantages commerciaux. Deux ans plus tard, Alamgir conquiert Golconda, concentrant son attention sur le fort anglais de Saint George, à Madras (Chennai). La Compagnie et Alamgir s'étendaient simultanément vers de nouveaux territoires, mais lorsque l'affrontement survint entre les deux puissances, l'empereur moghol l'emporta aisément.

Alamgir exigea des impôts plus élevés, et comme les Anglais s'y refusaient, il attaqua Bombay et Surate. Les Anglais durent se soumettre de façon humiliante : ils se prosternèrent devant l'empereur et lui versèrent une indemnité colossale pour récupérer leurs établissements en Inde. Sur quoi, en

septembre 1695, un pirate anglais impliqué dans la traite des esclaves, Long Ben (alias Henry Every), réalisa un coup remarquable en attaquant la flotte de vingt-cinq navires d'Alamgir, qui se rendait chaque année à La Mecque. Surtout, il captura le boutre chargé d'or, le *Ganj-i-Sawai* (le Trésor surabondant). Les pirates torturèrent les officiers indiens pour les contraindre à livrer l'or qu'ils transportaient et violèrent collectivement les jeunes filles présentes à bord, dont beaucoup se suicidèrent. Long Ben mit la main sur un butin sans précédent de 600 000 livres, soi-disant le plus grand de l'histoire, en tout cas une somme immense, si considérable qu'elle faillit compromettre la présence anglaise en Inde¹. Exigeant la tête de Long Ben, la marine d'Alamgir prit d'assaut Bombay et saisit tous les établissements de la Compagnie.

Londres envoya un vétéran du commerce indien comme nouveau président de Madras afin de négocier sur place. Thomas Pitt était le type même du braconnier devenu garde-chasse. Trente ans plus tôt, ce fils de vicaire du Dorset avait entamé une carrière de négociant extérieur à la Compagnie, ce qui avait valu à l'« intrus » d'écoper certes d'une amende, mais surtout d'amasser une fortune qui lui permit de rentrer au pays, et de s'acheter un domaine et un siège au Parlement. À présent employé par la Compagnie, Pitt fut envoyé en Inde pour apaiser Alamgir, alors occupé à assiéger le fort Saint George. Pitt négocia, mais non sans concéder une amende gigantesque de 150 000 roupies, ce qui lui permit de récupérer Bombay et de fonder un nouveau comptoir à Calcutta (Kolkata), tandis qu'à Madras il fortifiait la ville en expansion. Profitant du grand nombre de soldats indiens qui combattaient dans le Deccan, il se mit à recruter des mercenaires indiens, connus sous le nom de cipayes.

L'humiliation des Anglais était pour Pitt une source de grand ressentiment, et il déplorait l'habitude des « gouverneurs indigènes de nous piétiner et de nous extorquer ce qu'ils veulent », ce qui du reste ils ne cesseraient jamais de faire, du moins « tant que nous ne leur aurons pas fait sentir les effets de notre puissance ». Quoi qu'il en soit, tant qu'Alamgir régnerait, pareille riposte était impossible.

Pitt avait dilapidé sa première fortune, mais à l'heure de se retirer il fit l'acquisition d'un diamant de 426 carats, extrait à Kollur et sorti en contrebande par un esclave, dissimulé à l'intérieur d'une blessure qu'il avait dans le corps. Il fut ensuite volé par un Anglais qui assassina l'esclave et vendit la pierre à un marchand indien. En 1701, pour environ 20 000 livres, celui-ci le vendit

1. Tandis que Long Ben partageait le butin dont il s'était emparé, les Anglais lancèrent contre lui une chasse à l'homme à travers les océans. Il parvint à s'enfuir vers les Caraïbes, achetant sa fuite à coups de pots-de-vin. Six de ses pirates furent jugés et pendus pour cet outrage, mais Long Ben lui-même et le trésor disparurent, leur sort demeurant inconnu.

à Pitt, qui l'envoya en Angleterre dissimulé dans le talon de la chaussure de son fils Robert, puis le revendit plus tard à Paris pour la somme gigantesque de 135 000 livres¹. L'essor de l'Angleterre en Inde et ailleurs allait se faire sous l'égide des Pitt.

Âgé maintenant de quatre-vingt-neuf ans, décrépît, morose et malade, Alamgir s'effondra enfin à Ahmadnagar – « le terme de mon voyage ». Sa fille Zinatunnisa était à son chevet. « Je ne sais pas qui je suis ni ce que j'ai fait, confessa-t-il à son fils Azzam. Le sens politique m'aura fait défaut. » Dans son testament, il conseillait à ses successeurs de « ne jamais faire confiance à leurs fils ni de les traiter avec familiarité ». Le 3 mars 1707, prenant congé d'Azzam d'un « adieu, adieu, adieu », il expira. Au même moment, « une tornade s'éleva avec une telle violence qu'elle abattit toutes les tentes du campement. De nombreuses personnes et animaux furent tués [...], des villages détruits ». Cette fois, la guerre entre les fils du souverain défunt, remportée par Muazzam (Bahadurshah), qui tua Azzam, brisa l'empire. « Après moi, avait averti Alamgir, le chaos ! »

« Après moi, le déluge », acquiesça son contemporain Louis XIV, qui allait lui aussi comprendre le caractère vain de la guerre qu'il menait contre l'Angleterre – et Guillaume d'Orange.

En mars 1702, Guillaume III chevauchait près de sa résidence, le palais de Kensington, lorsque son cheval trébucha sur une taupinière et le désarçonna. Il mourut tandis que les Jacobites portaient des toasts « au petit gentilhomme au gilet de velours noir » –, mais la guerre contre le roi de France se poursuivit et la nouvelle reine, Anne, éleva John Churchill, comte de Marlborough, au rang de capitaine général, en chargeant celui-ci de diriger le ministère au côté de son ami le plus cher, Sidney Godolphin, lord trésorier. Sarah Churchill tenta d'influencer la reine, fragile, malade et tourmentée par douze grossesses infructueuses. Les deux femmes étaient intimement liées : elles employaient les noms de code Mrs Freeman (Sarah) et Mrs Morley (Anne) pour communiquer entre elles. Deux autres personnages complétaient ce duo : Mr Freeman (Marlborough) et Mr Montgomery (Godolphin). « Chaque jour, écrivait Anne à Sarah, me rend de plus en plus sensible à la grande bénédiction que notre Dieu tout-puissant m'a accordée en me donnant trois amis tels que votre chère personne, Mr Freeman et Mr Montgomery. »

Petit, brun, réservé et incorruptible, Godolphin, qui avait servi au Trésor sous les règnes de Charles, James et Guillaume, fut le premier véritable Premier ministre du royaume. Il fut un administrateur remarquable du

1. Il fallut quelques années pour le tailler et le vendre : l'acheteur était le Régent, Philippe, duc d'Orléans, qui le fit sertir dans la couronne de Louis XV.

Parlement et des finances, dont le protégé, Robert Walpole, louait la « bonne gestion, la prudence et l'habileté¹ ». Aucun ministre n'avait jamais eu à lever des sommes aussi colossales que celles que Godolphin dut réunir pour financer la guerre européenne, mais il négocia aussi une union entre l'Angleterre et l'Écosse, persuadant les parlementaires écossais de fusionner avec le Parlement de Londres, tant et si bien qu'il devint, en 1707, le premier lord trésorier de Grande-Bretagne². Son *duumvir*, Marlborough, avait désormais cinquante ans et n'avait encore rien prouvé, mais il se révéla le plus grand des généraux britanniques. « J'aspire à être auprès de vous », écrivait Marlborough à Godolphin, dont les lettres étaient, ajoutait-il, « l'un des plus grands plaisirs que j'aie ». En l'absence du général, Sarah conseillait étroitement Godolphin. Les deux *duumvirs* arrangèrent des mariages entre leurs enfants.

Prenant la mer pour rejoindre le continent, Marlborough dirigeait la coalition des Anglais, des Hollandais et des Habsbourg. Il remporta personnellement quelques batailles ; son heure de gloire fut une marche forcée de 400 kilomètres au sud, ordonnée à l'été 1704 pour sauver Vienne menacée par une armée française. Ayant opéré la jonction de ses troupes avec celles du commandant habsbourgeois, le prince Eugène de Savoie, ils écrasèrent ensemble l'armée franco-bavaroise à Blenheim. « Présentez mes respects à la reine, écrivit Marlborough à Sarah, et faites-lui savoir que son armée a remporté une victoire éclatante. » Eugène n'était pas moins remarquable. C'était un homme au physique anguleux, laid, négligé, couvert de tabac à priser, mais il était brillant³. Les deux hommes formaient un duo exceptionnel.

1. Il existe une tendance à dater l'avènement de la démocratie de manière anachronique. Comme nous le verrons, Walpole est traditionnellement désigné comme « le premier Premier ministre » du pays, mais son style différerait peu de celui de son protecteur, Godolphin. Tous deux furent nommés par des souverains, et non choisis par le Parlement, et tous deux furent d'habiles administrateurs des finances et du Parlement. Toutefois, Godolphin fut le premier à financer une guerre européenne ; Walpole n'y fut jamais contraint. Godolphin forma Walpole, qui l'adorait et le respectait, allant même jusqu'à démissionner pour protéger son protecteur. Il fallut attendre quatre-vingts ans avant que le Parlement soit en mesure de contraindre un monarque à nommer un ministre et avant que les Premiers ministres du royaume ne deviennent les chefs de leur cabinet, au sens moderne du terme.

2. La population de l'Écosse représentait un neuvième de celle de l'Angleterre, et sa richesse un quarantième : si le critère démographique l'avait emporté, les Écossais auraient dû recevoir quatre-vingt-cinq sièges à Westminster ; treize si le critère de la richesse s'était imposé. Il fut convenu que l'Écosse serait représentée par seize lords et quarante-cinq députés à la Chambre des communes.

3. Eugène était le fils d'un prince de Savoie et d'Olympe, nièce de Mazarin, maîtresse de Louis XIV. Mais Olympe fut impliquée dans l'affaire des Poisons, ce qui jeta une ombre sur la réputation d'Eugène. Membre d'une coterie d'aristocrates homosexuels, l'infortuné Eugène, peu séduisant, était méprisé par Louis, qui lui conseilla de devenir prêtre. Chassé de Versailles, il se mit au service des Habsbourg autrichiens, s'emparant d'une grande partie des Balkans ottomans. Comme général, il fit preuve de mobilité, de souplesse et de lucidité. Songeant aux vertus de la discipline, il soutenait qu'il « faut être sévère uniquement, comme cela arrive souvent, lorsque la bienveillance se révèle inutile ».

« Le prince Eugène et moi ne différons jamais quant à notre part de lauriers, disait le général britannique. Non seulement je l'estime, mais je l'aime véritablement. » Marlborough accumula les victoires. Chargeant en tête, il lui arrivait d'être désarçonné tandis que des écuyers étaient décapités près de lui. Comme ambassadeur général, il sut maintenir la cohésion de la coalition. En avril 1707, il entreprit une mission capitale : rendre visite à Charles XII de Suède – roi combattant, homme ascétique –, qui se trouvait alors en Saxe.

Le tsar Pierre I^{er} et son allié Auguste le Fort, roi de Pologne et électeur de Saxe, avaient attaqué la Suède, espérant se partager ses territoires baltes. Mais Charles XII traversa la Baltique en trombe, battit le tsar et déposa Auguste, avant d'occuper la Pologne. Âgé de seulement vingt-cinq ans, il se demandait s'il devait s'allier à la France contre les Habsbourg ou attaquer la Moscovie. Soucieux de s'assurer qu'il prendrait plutôt le tsar pour cible¹, Marlborough fit tout pour le flatter, même si Charles voyait déjà dans la Moscovie la menace principale. Le 1^{er} janvier 1708, le Suédois envahit la Moscovie. Il fut le premier des trois envahisseurs modernes qui eurent le malheur de sous-estimer l'étendue du territoire russe. Charles obliqua vers le sud, en Ukraine.

Pierre I^{er}, remuant géant haut de 2 mètres, était un soldat-réformateur que passionnaient les nouveautés technologiques en matière de construction navale et de canons. Déterminé à transformer et réarmer son royaume, il possédait les trois éléments essentiels à toute action politique : la vision, la perspicacité et les ressources – ainsi qu'une constitution physique invulnérable et un goût pour les célébrations sauvages impliquant une consommation d'alcool possiblement fatale, des nains jaillissant de gâteaux, des filles nues et autres joyusetés. Il s'était rendu aux Pays-Bas et à Londres pour se procurer les nouveautés technologiques militaires qu'il recherchait. Après avoir imposé son autorité, massacré et personnellement torturé ses rivaux, cet autocrate redoutable, mais capable, entreprit de réformer la noblesse, la contraignant à porter des vêtements allemands et à se raser la barbe. Il fonda une nouvelle capitale, Saint-Pétersbourg, sur une terre suédoise conquise, modernisa son armée, financée par l'impôt paysan, et créa une marine pour pouvoir sillonner la mer Baltique. L'enrôlement à vie des paysans, joint au service obligatoire des nobles, militarisa la société et permit de constituer une armée permanente de 300 000 hommes, un nombre qui allait permettre aux tsars de mobiliser une abondante chair à canon, manière de compenser le retard russe.

Le 8 juillet 1709, à Poltava (dans l'actuelle Ukraine), Pierre écrasa Charles. La Pologne était désormais un satellite russe, les possessions suédoises du

1. Pierre proposa d'offrir à Marlborough les titres exotiques de prince de Kiev ou de prince de Sibérie s'il parvenait à persuader Charles d'attaquer les Habsbourg.

sud de la Baltique furent ravagées au profit de la Russie¹. Le tsar Romanov devint Pierre le Grand. Il était le premier *imperator* de Russie (*Rossiiya*, hellénisation de « Rus »), nouvelle puissance eurasiennne, forgée grâce à la technologie européenne, soutenue dans son nouveau prestige par les ornements de l'art, les manières et le luxe européens. L'État russe était un empire animé par la poursuite d'une mission nationale et religieuse d'expansion rapace, avec à sa tête un autocrate qui l'incarnait tout entier, et dont les pouvoirs n'étaient pas limités, comme dans les royaumes européens, par des assemblées représentatives, des droits nobiliaires ou des institutions civiles.

Une fois sa mission accomplie à l'est, de retour au pays, Marlborough se trouvait confronté à un défi de taille. Il s'était vu octroyer un duché, une principauté du Saint Empire romain germanique, un palais – Blenheim, près d'Oxford – et une fortune. Toutefois, doté d'une personnalité moins stable que celle de Godolphin, c'était un homme nerveux et lunatique, oscillant entre des périodes d'énergie exaltée et d'autres, en temps de crise, où il s'effondrait. « Je suis vraiment si las des affaires du monde, confiait-il à Godolphin, que je n'éprouve d'autre plaisir que d'attendre d'être à nouveau réuni avec vous et lady Marlborough. »

Pendant ce temps, la relation entre Anne et Sarah se détériorait. Corpulente, la peau marquée, malade, Anne adorait la belle Sarah, mais sa grandeur royale et son besoin d'affection se heurtaient à la rudesse et à la méchanceté de cette dernière. « Je suis très peiné de constater que Mrs Morley et Mrs Freeman ne parviennent pas encore à tout arranger, écrivait Mr Montgomery à Mr Freeman. Je suis certain qu'elles y parviendront à la fin. » Il n'en fut rien. La jalousie et la suspicion des adversaires de Marlborough nourrissaient la crainte que le paladin ne fût en passe de devenir un nouveau Cromwell : ils exploitèrent la fierté toute stuartienne d'Anne et la malveillance de Sarah pour promouvoir une amie royale plus affectueuse, Abigail Masham, qui, sous l'impulsion de leur rival Robert Harley, retourna la reine contre ses trois amis.

En 1708, Harley persuada Anne de renvoyer Godolphin, mais la menace de démission de Marlborough la contraignit à revenir sur sa décision, désormais

1. Pierre écrasa les cosaques ukrainiens. Ces derniers étaient commandés par l'*hetman* Ivan Mazepa, lequel, après avoir été son allié, avait changé de camp. Celui-ci s'était mis au service des Suédois et aspirait à l'indépendance. Charles et Mazepa s'enfuirent à Bender, en territoire ottoman. Le premier parvint par la suite à regagner la Suède, dont la puissance était désormais éteinte ; le second étant mort, lui succéda comme *hetman* Ivan Skoropadsky, qui était un client de la Russie. Un hetmanat semi-indépendant, étroitement allié à la Russie, survécut jusqu'en 1775. La tentative de Pierre de poursuivre son expansion en Ukraine ottomane, en Moldavie et en Valachie (Roumanie) se solda par un désastre : en juillet 1711, il fut vaincu, et il s'en fallut de peu que le grand vizir le capture à Stănilești. En 1722-1723, cet insatiable bâtisseur d'empire attaqua la Perse et s'empara d'une partie de l'actuel Azerbaïdjan.

soutenue par un jeune protégé, un député du Norfolk grossier et joufflu, Robert Walpole, secrétaire à la Guerre. Anne et Sarah se livraient désormais à des altercations d'une malveillance cuisante. Sentant l'aversion d'Anne, Marlborough sollicita le commandement général à vie, ce qui ne manqua pas d'alarmer la souveraine, qui redoutait elle aussi une dictature de type cromwellien. « J'ai tout lieu d'être convaincu, écrivait Marlborough à Sarah dans l'une de leurs lettres codées, que 42 [Anne] jalouse le pouvoir de 39 [lui-même]. »

Anne en vint naturellement à haïr Sarah : « Je n'aime pas me plaindre, mais il m'est impossible de passer sous silence que personne n'a jamais été traité par une amie comme je l'ai été par elle depuis mon accession au trône, confiait-elle à Marlborough. Je n'ai d'autre désir que d'être délivrée des tourments qu'elle m'inflige. » Sarah tenait désormais « de nombreux propos tout à fait choquants », allant même jusqu'à accuser Anne de lesbianisme. Marlborough et Godolphin étaient sûrement catastrophés. De son côté, Walpole traitait Sarah de « maudite garce ». Les négociations de paix menées par Marlborough avec Louis XIV s'effondrèrent et Anne finit par renvoyer Godolphin, désormais campé sous les traits peu amènes du très manipulateur Volpone dans la pièce de Ben Jonson. Pour le remplacer, elle nomma Harley, qui obtint par la suite une majorité parlementaire. Marlborough fut révoqué, et Godolphin mourut l'année suivante. Harley, devenu comte d'Oxford et Premier ministre, orchestra la mise en accusation de Marlborough, défendu avec dévouement par Walpole, mais néanmoins contraint à l'exil. Prenant conscience qu'elle avait été manipulée et regrettant le traitement que les *duumvirs* lui avaient réservé, la reine congédia Oxford peu avant sa mort, en 1714.

Les oligarques de 1688 s'étaient assurés que la succession au trône serait protestante. Le nouveau roi, George I^{er}, électeur de Hanovre, était âgé de cinquante-quatre ans¹. Sachant que de nombreux tories étaient favorables à une restauration des Stuart, il eut la sagesse de favoriser le parti whig, si bien qu'il rétablit Marlborough dans ses fonctions de capitaine général. Soutenu par Louis XIV, James Stuart, héritier de Jacques II, débarqua en Écosse et

1. George I^{er} arriva accompagné de deux maîtresses allemandes, dont l'une était si cadavérique qu'elle avait reçu le surnom de *Scarecrow* (« épouvantail »), tandis que l'autre était obèse. Les Londoniens les surnommèrent *Elephant and Castle* (« l'éléphant et le château »), d'après le nom d'un célèbre pub londonien, lui-même ainsi baptisé en référence aux relations commerciales avec l'Afrique de l'Ouest. George était un homme moins charmant encore qu'il n'en avait l'air : en 1694, l'électeur avait découvert que son épouse entretenait une liaison avec un jeune Suédois, le comte Philipp von Königsmarck, qu'il fit assassiner, puis probablement disséquer et ensevelir sous le palais de Hanovre, tandis que son épouse fut emprisonnée trente années durant et ne fut jamais autorisée à revoir ses enfants.

tint cour à Édimbourg, mais le dernier service de Marlborough rendu à son camp fut de coordonner l'écrasement de la rébellion.

Les victoires de Marlborough avaient marqué l'essor de la Grande-Bretagne, devenue progressivement une puissance mondiale et, plus spécifiquement, pour la première fois depuis la perte de ses territoires français en 1453, une puissance européenne. La paix d'Utrecht fut un coup de chance pour le vieillissant Roi-Soleil, dont le petit-fils Philippe était parvenu à rester roi d'Espagne, tandis que les Habsbourg s'étaient vus dédommagés par la possession de Naples, de Milan et de la Belgique. De son côté, la Grande-Bretagne n'obtint que Gibraltar – et l'*asiento de negros*, c'est-à-dire la licence espagnole pour le commerce des esclaves, confiée à la South Sea Company, spécialement créée à cet effet. Les investisseurs – dont le roi et ses maîtresses, Walpole et Newton –, se mirent d'ailleurs à s'échanger les actions de la compagnie, dont la valeur s'appréciait sans cesse.

La paix fut un maigre réconfort pour Louis XIV, mais « la France s'était trop loin étendue et peut-être injustement », écrivait l'épouse du roi, Madame de Maintenon : « Notre cour est toujours fort triste [...] on ne parle plus que de blé, d'orge et d'avoine. On est fort occupé du soulagement des peuples. » En avril 1711, la variole emporta le fils aîné de Louis – puis le fils aîné de celui-ci, dont le fils aîné succomba à son tour à la maladie¹. Louis en fut accablé. « Je n'avais jamais observé, nota Madame de Maintenon, une telle affliction [...] à la cour. »

Le 1^{er} septembre 1715, au terme du plus long règne de l'histoire européenne, soixante-douze années, Louis, rongé par la gangrène, la jambe gauche entièrement noircie, dirigea son lit de mort avec une élégance irréprochable. « Mon enfant, dit-il à son arrière-petit-fils de cinq ans, bientôt roi

1. Au cours du XVIII^e siècle, la variole tuait chaque année 400 000 Européens. Pourtant, la variolisation – l'introduction de l'antigène – à partir d'une croûte de variole, pratiquée de longue date de l'Afrique à la Chine, allait bientôt changer l'état des choses. En 1706, un esclave akan donné à un ministre protestant américain, Cotton Mather, qui le baptisa Onesimus, lui expliqua la procédure. « M'enquérant auprès de mon homme noir Onesimus, qui est un compagnon assez intelligent, écrivait Mather à la Royal Society de Londres, pour savoir s'il avait jamais eu la variole, il me répondit à la fois oui et non ; puis il m'expliqua qu'il avait subi une opération qui lui avait donné quelque chose de la variole et le préserverait pour toujours de cette maladie, ajoutant qu'elle était souvent pratiquée chez les Garamantes [...] et il me montra la cicatrice qu'il avait au bras. » Malgré la réticence de ceux qui ne pouvaient croire que des Africains fussent plus avancés que des Européens, Mather recourut à la variolisation pour atténuer une épidémie de variole qui sévissait alors à Boston. En 1715, la fille d'un duc britannique et épouse de l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Istanbul, lady Mary Wortley Montagu, dont la beauté avait été altérée par la variole, revint à Londres en possession d'une version ottomane de la pratique. La variolisation de ses propres enfants convainquit la princesse Caroline, épouse du futur George II, de faire inoculer les siens. Il convient de souligner que ce ne furent pas des médecins qui reconnurent les possibilités de l'inoculation, mais des amateurs éclairés. Parmi ceux qui furent inoculés dans leur enfance figurait Edward Jenner, qui améliora par la suite la méthode.

sous le nom de Louis XV, vous allez être le plus grand roi du monde [...] Ne m'imitiez pas dans le goût que j'ai eu [...] pour la guerre. » Puis il s'adressa à ses ministres : « Je m'en vais, Messieurs, mais l'État demeurera toujours. » Enfin, il se tourna vers Madame de Maintenon : « Et vous, que deviendrez-vous, Madame ? »

« Je ne suis rien, répondit-elle. Ne pensez qu'à Dieu. » Les serviteurs sanglotaient bruyamment.

« Pourquoi pleurez-vous ? demanda Louis. Est-ce que vous m'avez cru immortel ? » Après quoi, récitant une prière, le roi « rendit l'âme sans effort, comme une chandelle qui s'éteint ».

Pendant ce temps, en Chine, Kangxi, l'autre titan de l'époque, vivait sa propre agonie en faisant face à sa succession.

« Si je puis mourir sans qu'il y ait d'éruption de troubles, écrivait-il à la fin de sa soixantaine, mes vœux seront comblés. »

Son fils Yinreng, dont la mère était morte en 1674 en le mettant au monde, tenta de renverser son père. Peut-être était-il fou. Voyant que son déclin encourageait les complots parmi ses vingt-quatre fils, Kangxi ordonna l'emprisonnement perpétuel de Yinreng, coupable « d'inhumanité et de cruauté ». C'est alors que l'empereur commença à témoigner sa faveur à son onzième fils, Yinzhen, qui lui présenta son propre fils, Hongli, âgé de onze ans, dont Kangxi s'éprit rapidement. Lorsque le vieil empereur rencontra la mère du garçon, il la qualifia de « femme chanceuse » pour avoir donné naissance à un enfant qui lui vaudrait « un grand honneur ».

Expirant le 20 décembre 1722, il laissa le trône à Yinzhen, qui devint empereur sous le nom de Yongzheng. La France se relevait ; l'Inde moghole se dissolvait dans le chaos ; mais Kangxi laissait une Chine au sommet de sa puissance, la plus grande du monde. Devenu à son tour empereur sous le nom de Qianlong, son petit-fils Hongli allait régner jusqu'à l'avènement d'une autre époque.

De leur côté, les Habsbourg, dynastie renaissante, étaient hantés par une question de genre. À Vienne, Charles VI, fils de Hogmouth, avait échoué à conquérir l'Espagne. Toutefois, il avait été consolé de cet échec par son accession au rang d'empereur-archiduc. Il avait pour héritière une fille encore jeune – et un prédateur rôdait autour de l'empire.

Rougegorge, monstre prussien, hercule polonais

Charles avait épousé une princesse allemande, Élisabeth, blonde, délicate et vive : il la surnomma « *die weisse Liesl* » (la Liesl blanche, « Liesl » étant le diminutif allemand d'Élisabeth). En 1716, Liesl donna naissance à une fille, Marie-Thérèse, mais, afin de l'aider à concevoir un fils, les médecins lui prescrivirent un régime hypercalorique abondamment arrosé d'alcool, qui la fit tant enfler qu'elle finit par ne plus pouvoir être transportée qu'assise dans un fauteuil mécanique.

Marie-Thérèse, blonde aux yeux bleus, pieuse et intelligente, éduquée par des jésuites, chantait, se produisait dans des opéras donnés en famille et aimait l'équitation. À dix-neuf ans, elle épousa un prince affable, Franz Stefan, duc de Lorraine, qu'elle adorait, et donna naissance à seize enfants en l'espace de vingt ans. Paraissant dépourvue du moindre talent, un péril extrême allait révéler ce dont elle était capable. Charles dilapidait ses ressources, tandis qu'une puissance de second rang, la Prusse, thésaurisait jusqu'au dernier pfennig – et collectionnait des géants.

Le souverain prussien, Frédéric-Guillaume Hohenzollern, dont le père avait négocié sa propre élévation au rang de roi, était un despote à moitié dément, mais aussi un visionnaire économe et sagace qui fit de la Prusse la Sparte de l'Europe moderne. Monté sur le trône à vingt-cinq ans, il purgea le royaume des futilités à la française que son père prisait pour s'employer à attirer sur ses terres des colons industriels, à développer le commerce et à se forger une armée aux dimensions disproportionnées – dotée d'une infanterie qui tirait « telle une batterie en marche, dont la rapidité de rechargement triplait la puissance de feu » (selon les mots de son fils) –, ainsi qu'un régiment de « géants de Potsdam ». Il recruta des colosses dans toute l'Europe, dépêchant à travers le continent des ravisseurs de géants pour les capturer. « La plus belle jeune fille ou femme du monde m'est indifférente, disait-il, mais des soldats de grande taille –, voilà ma faiblesse. »

Il aimait sa reine Sophie Dorothea de Hanovre ; celle-ci exérait ses violences, son « horrible avarice » et son grossier philistinisme. Il envisagea de divorcer, mais il ne pouvait se permettre d'offenser la famille de sa femme, dont le père était devenu George I^{er}, roi de Grande-Bretagne.

Londres était alors en proie à une frénésie spéculative déclenchée par les activités de la South Sea Company, entreprise esclavagiste créée pour éponger la dette publique. Des fortunes se faisaient en achetant et revendant les titres de la compagnie. Le vieil Isaac Newton gagna tant d'argent en revendant les siens qu'il ne put résister au désir de les racheter. Mais rares étaient ceux qui

comprenaient que la société était très mal gérée. Lorsqu'elle s'effondra, de nombreux investisseurs furent ruinés. Newton, qui avec l'âge s'était mis à vivre auprès de sa nièce (dont le mari lui avait succédé à la tête de la Monnaie), fut mortifié de perdre la moitié de sa fortune. Il n'en demeurait pas moins immensément riche. Furieux, le public accusa pêle-mêle les politiciens corrompus, le roi allemand et ses deux maîtresses, Elephant et Castle. George se tourna vers Robert Walpole, protégé de Godolphin, qui agit tout d'abord comme écran protecteur, ce qui lui valut le surnom de Screen (« Écran » en anglais). Il protégea les fautifs, avant de s'atteler à la résolution de la crise. Il reçut bientôt le sobriquet de Cock Robin, (« Rougegorge » en anglais) : impassible, cynique et terre à terre, grignotant jovialement des pommes à la Chambre des communes, Walpole se vantait d'ouvrir toujours en premier les lettres de son garde-chasse. Il disait n'être « ni saint, ni spartiate, ni réformateur ». Il était resté si loyal envers Godolphin et Marlborough qu'il avait été emprisonné par Harley. Ayant spéculé sur les actions de la South Sea Company, il avait subi des pertes lui aussi (loin des profits légendaires de 1 000 % qu'on lui prêtait), mais il fut compensé par d'énormes gains réalisés sur d'autres actions qu'il détenait, celles de la Royal African Company, non moins engagée dans le commerce des esclaves. Fort de sa position, il transforma le krach en embellie, en scindant la South Sea Company en deux entités : une société centrée sur le commerce des esclaves, qui se révéla profitable pour des décennies, et une banque, vouée à émettre des obligations d'État. C'est ainsi qu'il convertit des dettes éparses, accumulées au long des ans, en titres uniques aisément négociables, créant ainsi le premier marché obligataire moderne, qui donna à la Grande-Bretagne un accès sans équivalent aux capitaux disponibles, élément décisif de son ascension en tant que puissance mondiale.

Walpole se moquait de la vertu publique, qu'il assimilait à des « rêves d'écoliers ». Ainsi taquinait-il les jeunes gens : « Eh bien, serez-vous semblables à quelque vieux Romain patriote ? Vous vous en lasserez vite et gagnerez en sagesse. » « C'était une bonne nature, se souviendra un ami, il était gai, sociable, peu élégant dans ses manières, relâché dans ses mœurs », doté d'« un esprit grossier » aussi, mais il fut « pour manœuvrer le Parlement, je crois, l'homme le plus habile qui ait jamais vécu ». Il se bâtit une fortune colossale, ainsi qu'une collection d'œuvres d'art pour son palais de Houghton Hall, dans le Norfolk. Avec sa femme, Catherine, fille de marchand, il forma un couple à la sensualité enthousiaste, et quand leur mariage se refroidit, tous deux se mirent à fréquenter des foules d'amants. Après la mort de Catherine, Walpole épousa Maria Skeritt, sa captivante et très spirituelle maîtresse, une femme de vingt-cinq ans sa cadette. Elle mourut trois mois plus tard, en couches, le laissant inconsolable.

Walpole excellait dans l'art de manœuvrer l'autorité royale, d'abord le massif George I^{er}, puis son fils George II¹. « Tous les hommes ont leur prix, disait-il souvent. » Lorsqu'un rival tenta de courtiser la maîtresse de George II, Walpole riposta en se liant d'amitié avec son épouse, la reine Caroline, une femme vive et spirituelle ; il plaisanta crûment, assurant que son rival « avait attrapé la mauvaise truie par l'oreille, et moi la bonne ». Les commérages disaient qu'il avait servi d'entremetteur entre sa femme et George II (lorsque celui-ci était prince de Galles) et qu'il avait couché avec la reine. Son règne de vingt ans confirma la suprématie de la Chambre des communes, et l'oligarchie whig à laquelle il présidait – la « robinocratie » – gouverna la Grande-Bretagne au cours des quarante années suivantes.

Il arrivait que les Hanovre se querellent avec leurs fils – mais ce n'était rien comparé aux atrocités familiales des Hohenzollern et des Romanov². Frédéric-Guillaume et Sophie, sœur de George II de Grande-Bretagne, eurent quinze enfants ; elle était dévouée à l'aîné, Frédéric, qu'elle espérait voir épouser une héritière de la dynastie britannique. Le roi sabota les négociations et, lorsqu'elle tomba enceinte de manière inattendue, il tenta de la tuer pour adultère. Il tyrannisait et battait Frédéric, le punissant pour des brouilles comme le fait de porter des gants ou de faire une chute de cheval. Sophie soutenait ses enfants. « Quoi que mon père ordonnât à mon frère de faire, se souvenait Frédéric, ma mère commandait à celui-ci de faire exactement l'inverse. »

Mesurant à peine 1,60 mètre, le roi terrorisait soldats et courtisans. Ses accès de fureur étant aggravés par les tourments que sa porphyrie lui faisait endurer – délires, goutte, plaies suppurantes, fièvres et crampes. « J'aimerais pouvoir tout endurer avec patience, disait-il. » Il se mit à la peinture pour apaiser ses « tourments ». La reine encouragea Frédéric, maintenant âgé de seize ans, à suivre ses penchants artistiques. Il pratiquait la flûte entre deux

1. Walpole ne parla jamais de lui-même comme du « Premier ministre » de la couronne. La charge suprême était d'ailleurs celle de lord trésorier, occupée en dernier lieu par le duc de Shrewsbury, qui mena une existence extraordinaire. En 1668, il était cet enfant dont le père avait été tué par l'amant de sa mère, Buckingham, et que plus tard il abattrait à son tour. Par deux fois il pilota la Grande-Bretagne en proie aux crises dynastiques : en 1688, il invita Guillaume III à envahir le pays ; récompensé par un duché et considéré comme le plus grand patricien de son temps, même Guillaume l'appelait « le roi des cœurs » ; en 1714, il gouvernait en tant que tout-puissant lord trésorier lorsque la dernière des Stuart, la reine Anne, mourut, assurant l'accession au trône des Hanovre. À partir de 1715, le Trésor fut placé sous l'autorité du premier lord trésorier, titre de plus en plus assimilé à celui de Premier ministre. En 1732, George II offrit une maison de ville à Walpole, qui l'accepta pour y résider en tant que premier lord du pays : le 10 Downing Street.

2. Avant sa mort en 1725, Pierre avait torturé son propre fils, Alexis, qui avait succombé à ce traitement. Le trône revenait à Catherine, ancienne lavandière lituanienne attachée aux troupes en campagne. Son ascension est un fait unique de l'histoire européenne. Elle fut la première d'une lignée de femmes autocrates russes.

exercices militaires et amassait secrètement une bibliothèque française. Son père le soupçonna alors de manquer de « dispositions authentiquement viriles ».

En 1728, père et fils partirent rendre visite au souverain du rival traditionnel de la Prusse : la Saxe. Athlète puissant, Auguste le Fort, dont on disait qu'il engendra 365 enfants, était aussi roi de Pologne et incarnait tout ce que Frédéric-Guillaume abhorrait : dépravé, extravagant, impie – il s'était fait catholique pour obtenir le trône polonais –, et impuissant. Son allié Pierre le Grand avait réduit la Pologne au statut d'État client de la Russie. Champion au lancer de renard (ayant un jour présidé à un concours macabre au cours duquel 647 renards, 533 lièvres et 34 blaireaux furent projetés), Auguste travaillait à sa gloire à coups de fêtes et d'opéras ou en collectionnant de la porcelaine de Meissen (dont il fit enlever le créateur pour en développer la technique). Il voulait établir à Dresde « la cour la plus éblouissante d'Europe ».

La légion de maîtresses qu'il entretenait avait pour chef de file la talentueuse et fougueuse Aurora von Königsmarck¹, que servait une esclave turque nommée Fatima. On disait aussi que sa propre fille en faisait partie : la belle Anna, comtesse Orzelska, qui aimait se travestir et fumait sans cesse, alors âgée de vingt ans. Du haut de ses seize ans, Frédéric fut ébloui par Anna. Il se souviendra d'elle comme de « ce petit miracle de la nature qui possédait tous les charmes possibles unis au bon goût et à la délicatesse », et, d'après sa sœur aînée, Wilhelmine, il « promit tout ce qu'il pouvait pour s'assurer de la possession de cette beauté, son premier amour ».

Espérant le détourner de sa fille-maîtresse, Auguste scandalisa les Prussiens en tirant un jour un rideau pour révéler aux yeux des personnes présentes une cantatrice nue, logée dans une niche. Frédéric-Guillaume entraîna à la hâte son fils hors de la salle, mais de toute façon Frédéric était déjà amoureux d'Orzelska et il sombra dans la dépression à son retour dans le lugubre Berlin. Choqué par ce qu'il avait vu durant sa visite, son père se vanta : « Je suis aussi pur que je l'étais en quittant mon foyer. » Toutefois, au retour, le roi et le prince entrèrent en conflit au motif, disait le père, que son fils se livrait à des « occupations efféminées et lascives ».

Le roi frappa le prince avec sa canne, le gifla, le jeta à terre et le força à lui baiser les pieds. Lorsque sa fille Wilhelmine prit la défense de son frère, il frappa celle-ci au visage, qui perdit connaissance. C'est alors que Frédéric tomba amoureux d'un garçon.

1. Aurora était la fille d'un général suédo-allemand. Ce fut son frère Philipp que George I^{er} de Grande-Bretagne assassina pour avoir commis l'adultère avec sa femme.

Le prince philosophe, le philosophe et la marquise

Après avoir entretenu une relation intime avec un officier écossais¹, Frédéric fut envoyé se repentir au loin. Au lieu de quoi, le prince de Prusse, maintenant âgé de dix-huit ans, se lia à Hans von Katte, officier esthète de huit ans son aîné ; ensemble, ils projetèrent l'évasion du prince vers l'Angleterre, ce qui constituait un acte de trahison.

En août 1730, lorsque Frédéric fut repris par les hommes de son père, celui-ci l'interrogea : « As-tu séduit Katte ou Katte t'a-t-il séduit ? » Il ordonna ensuite que l'officier fût décapité – « Il vaut mieux que Katte meure plutôt que de voir la justice quitter ce monde » – devant le garçon, que l'on força à regarder l'exécution, manifestement pour le purger de ses désirs contre nature.

« Pardonne-moi, mon cher Katte, au nom de Dieu, pardonne-moi ! » cria Frédéric.

« Il n'y a rien à pardonner, répondit Katte. Je meurs pour toi avec la joie dans le cœur ! » Frédéric s'évanouit. Sur quoi son père décida de l'exécuter, disant à la reine que Frédéric était déjà mort. « Quoi ! s'écria-t-elle. As-tu assassiné ton fils ? »

« Ce n'était pas mon fils. Juste un misérable déserteur ! »

« Mon Dieu, mon fils ! » hurlèrent la reine et sa fille Wilhelmine. Le roi frappa la jeune fille et dut être maîtrisé pour l'empêcher de la tuer. Karl, le kaiser Habsbourg, qui était présent, intercédait pour sauver la vie de Frédéric –, un geste de clémence que sa fille Marie-Thérèse allait certainement regretter par la suite.

Frédéric ne pardonna jamais à son père – « Quel homme terrible », disait-il à son sujet –, mais au cours des dix années suivantes, il en vint à reconnaître que Frédéric-Guillaume « connaissait les vrais intérêts de son pays mieux que n'importe quel ministre ou général. C'est grâce à ses efforts, à son labeur infatigable, que j'ai pu mener à bien tout ce que j'ai entrepris depuis ».

Frédéric projeta une délicieuse revanche sur son père, dévorant avec avidité la littérature produite par un nouveau mouvement qui déferlait alors sur l'Europe – les Lumières –, incarné par son héros, Voltaire, avec lequel le prince entama une correspondance.

Le 28 mars 1727, Voltaire, dramaturge célèbre depuis ses trente-trois ans, tantôt favori à la cour du roi de France, tantôt dissident honni, à cette date

1. Officiers écossais et irlandais – généralement des jacobites exilés après 1688 – garnissaient alors les rangs des armées des Hohenzollern, des Habsbourg, des Bourbons et des Romanov. On les appelait les « Oies sauvages ».

exilé à Londres, assista aux funérailles d'Isaac Newton. Ce fut un moment fondateur. Déjà convaincu de la supériorité de la constitution mixte britannique sur l'absolutisme français, admirateur de la science newtonienne, Voltaire interrogea les médecins de Newton, fasciné d'apprendre que le savant était mort vierge, mais aussi d'entendre de la bouche de sa nièce que sa théorie de la gravitation était née à la faveur de la chute d'une pomme. C'était un passage de relais : Voltaire se voyait comme l'héritier de Newton.

Né François-Marie Arouet, fils d'un avocat, Voltaire refusa d'étudier le droit et se mit à écrire de la poésie. Lorsque son père l'envoya travailler auprès de l'ambassadeur de France en Hollande, sa liaison avec une adolescente, connue sous le nom de Pimpette, lui valut d'être renvoyé, tout comme son poème sur la relation incestueuse du régent avec sa fille lui valut d'être embastillé. Plus tard, son insolence envers un aristocrate le fit battre et emprisonner à nouveau. De retour d'Angleterre, il rejoignit un consortium qui racheta la loterie d'État, et c'est ainsi qu'il fit fortune. Il tomba ensuite amoureux d'une écrivaine talentueuse, belle et plus jeune que lui, Émilie, marquise du Châtelet, et s'installa (avec l'autorisation de son mari) dans son château, où tous deux se mirent à produire des écrits de philosophie ou d'histoire, des récits d'imagination ou des textes scientifiques¹. Tandis qu'elle traduisait Newton, il le vulgarisait. Elle fut la première femme dont l'Académie française publia un article. Ils finirent par prendre d'autres amants chacun de leur côté, mais demeurèrent partenaires jusqu'à ce qu'elle meure en couches.

En 1734, les *Lettres philosophiques* de Voltaire, plaidoyer pour la tolérance en matière religieuse et politique, lui valurent une renommée européenne, mais ce n'était que le début de sa campagne contre la superstition, qu'il résuma plus tard dans un mot d'ordre : « Écrasez l'infâme ! » Ce fut la torture et l'exécution d'un protestant condamné à tort, Jean Calas, bien plus tard, en 1762, qui inspirèrent sa campagne la plus célèbre. Il croyait au progrès humain, mais avec mesure. Ainsi, dans *Candide*, à travers le personnage de Pangloss, Voltaire railla-t-il l'optimisme naïf. Il critiqua toutes les religions – chrétienne, juive et musulmane – en se moquant « des prêtres, des moines qui, sortant d'un lit incestueux [...], vont faire des dieux par centaines, mangent et boivent leur dieu, chient et pissent leur dieu ».

Voltaire fut le premier de ces philosophes qui, prônant un nouvel état d'esprit scientifique, rationnel, sceptique et tolérant, en quête du plus grand

1. Quand bien même ils ne saisissaient pas encore la portée pratique de leurs découvertes, Daniel Fahrenheit inventa le thermomètre en 1714, Antoine-Laurent Lavoisier découvrit la nature de l'oxygène et son rôle dans la combustion, tandis qu'Alessandro Volta inventait la pile électrique, en un temps où l'électricité était perçue comme un divertissement plutôt que comme un phénomène dont on pouvait tirer un parti utile.

bonheur possible pour l'humanité, remettaient en question la foi aveugle et la monarchie sacrée. Si nous choisissons d'adorer Dieu, soutiendra plus tard dans le siècle Emmanuel Kant, philosophe allemand de Königsberg, « nous autres créatures finies, nous ne pourrons jamais comprendre la nature infinie de la réalité ». Kant résuma l'esprit des Lumières en deux mots : *Sapere aude !* (Aie le courage d'utiliser ton propre entendement !)

Voltaire, plus riche et plus célèbre que ses pairs, financier habile hormis ses autres talents, joua un rôle de protecteur : lorsqu'un jeune écrivain pauvre se trouvait en difficulté, il intervenait. Denis Diderot, fils d'un coutelier provincial qui le renia lorsqu'il refusa d'entrer dans les ordres, était un esprit brouillon, malicieux, maniaque, curieux de tout, de l'hermaphrodisme à l'acoustique, produisant des œuvres qui contestaient l'autorité royale et catholique, mais aussi des lettres d'amour à ses nombreuses maîtresses, des romans et des textes pornographiques. Il rédigea ses *Bijoux indiscrets* – fantaisie érotique dans laquelle un anneau magique réalise le prodige de faire parler les vulves (les « bijoux ») des femmes, en l'occurrence les odalisques d'un sultan voyeur – pour montrer que les femmes prenaient autant de plaisir sexuel que les hommes. Il fut arrêté, mais Voltaire parvint à le faire libérer, après quoi Diderot mit en chantier l'ouvrage qui allait définir la nouvelle pensée du temps, l'*Encyclopédie*, compilation d'articles portant sur toutes sortes de sujets et guidés par le nouvel esprit des Lumières.

L'ancienne pensée n'était pas mise au rebut pour autant : il subsistait de nombreux fanatiques ; certains philosophes s'opposaient à l'esclavage, d'autres non ; peu étaient démocrates. « La démocratie, écrivait Kant, est un despotisme, car elle instaure un pouvoir exécutif où "tous" décident pour ou contre "un" qui n'est pas d'accord. » La plupart croyaient aux vertus d'un régime monarchique mixte, où les réformes viennent d'en haut. Il n'empêche, Voltaire rédigea une biographie de Pierre le Grand, mais tout en encourageant les monarques à être des « rois philosophes ».

Les Lumières tant vantées furent en réalité le mouvement intellectuel d'une élite européenne fébrile, toujours empreinte de snobisme, d'intolérance, de théories du complot et autres boniments enchanteurs. C'était une époque de travestissements et de réinventions, un temps riche en sociabilité, en voyages, en individualités et en liberté sexuelle, que l'écrivain Giacomo Casanova personnifia mieux que quiconque. Après sa célèbre évasion d'une prison vénitienne, Casanova parcourut l'Europe, perpétuellement accablé par les dettes, persécuté par les autorités religieuses et affaibli par des maladies vénériennes. Il étudia la science et l'alchimie, rechercha la protection des aristocrates, proposa des montages financiers, adopta de faux noms et de faux titres, perdit de l'argent au jeu de *faro*. Il fréquenta des empereurs

et des philosophes. Pendant tout ce temps, il se délectait de ses rencontres sexuelles avec des femmes de tout rang, jeunes et âgées, certaines romantiques, certaines licencieuses (dont un trio avec des nonnes), d'autres prédatrices, violentes et même pédocriminelles.

Lorsqu'il se retira pour devenir bibliothécaire au service d'un comte de Bohême, il se mit à tout relater dans des *Mémoires* où s'exprimaient la nouvelle sensibilité du temps, celle du Moi, et une conscience renouvelée de la communauté. « Je me flatte, écrivait Diderot à David Hume, d'être comme vous citoyen de la grande ville du monde. » L'esprit du temps s'exprimait dans les correspondances : de Moscou au Massachusetts, partout des êtres instruits veillaient tard à la lueur de chandelles pour écrire frénétiquement des lettres, souvent en espérant secrètement que leurs correspondants les copieraient et les partageraient aux quatre coins du monde avec leurs semblables.

En 1736, l'un des meilleurs épistoliers du temps, le prince Frédéric, écrivit à un autre virtuose du genre, Voltaire, qui de son côté reconnut en son correspondant un caractère rare. Comme tous les écrivains, cependant, flatté d'avoir été ainsi approché par un dirigeant de ce monde, Voltaire ne manqua pas de perdre la tête. À cette époque, Frédéric se rebellait en secret contre son père, laissant pousser ses cheveux, s'habillant de robes de chambre brodées couleur écarlate. Il méprisait le christianisme, le philistinisme germanique et le virilisme martial ; il vénérât tout ce qui était français. Il envoyait à Voltaire des poèmes de son cru et des écrits philosophiques. Toutefois, il réfléchissait en même temps à la succession des Habsbourg. Ainsi, envisagea-t-il d'épouser Marie-Thérèse, jusqu'à ce que son père le contraigne à épouser une princesse allemande qui, d'après sa sœur, sentait si mauvais qu'« elle devait avoir une douzaine de fistules anales ». « Dieu merci, c'est fini », confia Frédéric à sa sœur après sa nuit de noces. Il ignore sans façon son épouse pour le reste de leur mariage. C'est à cette époque que son père le laissa accompagner le prince Eugène, alors vieillissant, en campagne, ce qui permit à Frédéric d'étudier le brillant vieillard : « Si je comprends quelque chose à mon métier, je le dois au prince Eugène. » Bien qu'attiré par les Lumières, sous l'égide desquelles il rédigea un texte contre Machiavel, Frédéric préparait un coup machiavélien qui allait bientôt choquer l'Europe.

Tandis qu'il rêvait de mettre sur pied quelque conquête audacieuse, un autre prince parvenu, dirigeant d'exception lui aussi, Nader Chah, souverain iranien, préparait sa propre guerre d'invasion. Sa cible était l'Inde. En 1738, il s'empara de Kandahar et de Kaboul, puis de Lahore. Après quoi, le plus grand conquérant du siècle et le dernier des maraudeurs tribaux, sur les traces de ses héros Gengis et Tamerlan, marcha sur Delhi.

Le 24 février 1739, l'empereur moghol Muhammad Chah, arrière-petit-fils d'Alamgir, qui écrivait de la poésie sous le nom de Sada Rangila (« Éternel séducteur »), livra bataille à Karnal. Rangila était un fin connaisseur de la musique de Sada-rang, de la peinture de Nidha Mal et du chant des *Tawaifs*, courtisanes émancipées dont le chef de file était Nur Bai, chanteuse-poétesse aux dents écartées, « à la voix de bulbul et à la beauté de houri », grassement payée – au vers – pour les *ghazals* ou poèmes d'amour qu'elle entonnait. Maîtresse régulière de Rangila, Nur Bai prenait plaisir à tourmenter l'épouse officielle du souverain, Qudsia Begum, elle-même ancienne chanteuse, mais elle s'intéressait surtout au diamant colossal qu'il portait dans son turban. Tandis que les éléphants des potentats faisaient la queue devant sa demeure, Nur Bai paraissait dans Delhi juchée sur son propre éléphant orné de bijoux. Après les meurtres atroces de ses prédécesseurs, il n'était pas surprenant que Rangila se consacrât à l'amour et à la musique. Les artistes de sa cour le représentaient en train de pénétrer des danseuses avec son invincible phallus. Contre Nader, toutefois, cette vigueur était vaine.

Après la mort d'Alamgir, les Moghols avaient perdu le contrôle de leurs magnats et de leurs *subahdars* (leurs gouverneurs). Le jeune Rangila s'était alors tourné vers l'un des protégés d'Alamgir, Chin Qilich Khan, fils d'un paladin turcique de Boukhara, désormais vice-roi du Deccan avec le titre de Nizam al-Mulk (Régulateur du Royaume). Mais le Nizam était exaspéré par les « bouffons et prostituées » du Séducteur empereur, qui se moquaient de lui en le surnommant « le singe dansant du Deccan ». Il décida de se retirer pour forger son propre royaume, et c'est ainsi qu'il créa une dynastie appelée à gouverner Hyderabad jusqu'en 1947. Mais il ne fut pas le seul. À travers l'Inde, des *subahdars* s'élevaient en princes – en nawabs (ou nababs) – et s'emparaient de certains territoires et de leurs revenus. La famille de Tamerlan, des conquérants turciques, avait tôt fait de s'indianiser par des mariages avec des princesses hindoues, mais la dynastie et une minuscule clique de courtisans exploitaient l'empire pour financer leurs guerres et leurs luxes. Au total, d'après une estimation, 655 grands seigneurs, sur 150 millions d'Indiens, possédaient un quart du produit national brut. La tentative avortée de Chahjahan de conquérir Samarcande, ses vaniteux projets, comme le Taj Mahal, ainsi que les guerres interminables d'Alamgir, contribuèrent à l'effondrement des Moghols. « J'ai échoué, admit Alamgir sur son lit de mort, à protéger le peuple. » À présent, le système en vigueur, dominé par des potentats et prédateurs avides de rentes, liés par leur dépendance à l'égard d'empereurs puissants, et d'autant plus libres d'agir à leur échelle que la concurrence était faible, s'était désagrégé, « sapé de l'intérieur et depuis la base, écrit Richard M. Eaton, comme les termites creusent silencieusement

la base d'une structure en bois ». À l'est, le Bengale fut privatisé par son *subahdar* ; à l'ouest, un chef sikh, Banda Bahadur, s'empara du Pendjab.

Au centre, le petit-fils de Shivaji, Chahu, avait nommé comme *peshwa* (ministre) un général marathe, farouche et capable, appelé Baji Rao. Baji s'était étendu agressivement sur le territoire moghol et s'était bâti un empire marathe. Il avait formé son fils Balaji Rao pour être son successeur. Maître cavalier, il avait vaincu le Nizam d'Hyderabad et d'autres princes, avant de se tourner enfin vers la Maison de Tamerlan, alors en plein déclin : « Taillons dans le tronc de l'arbre qui se flétrit et les branches tomberont d'elles-mêmes. » En 1737, Baji galopa au nord jusqu'à Delhi, vainquit les Moghols et les branches commencèrent à tomber. Mais lui-même était épuisé. Il mourut avant son quarantième anniversaire. La Maison de Tamerlan ne régnait plus guère au-delà de Delhi, mais il fallut un prédateur étranger pour achever de briser les Moghols.

*Le conquérant, le diamant et la courtisane :
Nader, Rangila et Frédéric*

« Je ne suis pas venu pour laisser le pays en paix, mais au contraire pour tout bouleverser », déclara Nader. Force vitale, homme athlétique, rude et buriné par les intempéries, il tonnait du haut de son mètre quatre-vingts : « Je ne suis pas un homme, je suis la colère de Dieu. » Son ascension ne fut rendue possible que grâce à la dégénérescence des chahs safavides, qui avaient tendance à mourir prématurément à cause de l'alcoolisme, de la syphilis et de la consommation d'opium. La Perse était si affaiblie qu'un chef de guerre afghan, à la tête d'une minuscule armée, parvint à conquérir l'empire. Ce fut une catastrophe qui allait permettre à Nader de gagner en puissance.

En 1709, les tribus pachtounes Ghilzai, d'obédience sunnite et haïssant les chiïtes safavides, menées par un chef respecté, Mirwais Hotak, se rebellèrent contre leurs maîtres perses. Les Safavides, qui régnaient aussi sur le Caucase, à l'ouest, assurèrent l'ascension de rois bagratides – descendants de la reine Tamara – et recrutèrent des armées d'esclaves-soldats géorgiens. Le chah Hosain vainquit un roi géorgien rebelle, Giorgi XI, paladin endurci, puis le rétablit sur son trône en le nommant commandant en chef et gouverneur de Kandahar. Giorgi, qui se convertit à l'islam sous le nom de Gurgin Khan, marcha à l'est à la tête de son armée géorgienne et reprit l'Afghanistan, laissant Hotak massacrer ses rivaux pachtounes, les Abdalis. Ces rivalités allaient bientôt éclater hors d'Afghanistan et susciter la formation de deux empires afghans.

Le roi Giorgi envoya Mirwais Hotak à Ispahan, où celui-ci dit au chah de prendre garde au roitelet trop puissant qui gouvernait alors l'Afghanistan et la Géorgie. Mirwais Baba – « grand-père Mirwais » – fut renvoyé pour surveiller Giorgi, qui exigea la fille de l'Afghan comme concubine. Hotak lui envoya à la place une jeune femme chargée de se faire passer pour sa fille, puis il orchestra le massacre de Giorgi et de ses Géorgiens lors d'un banquet. Sur quoi, ayant assuré l'unité des chefs afghans, il leur demanda : « Qui parmi vous manquera du courage de jouir de ce précieux don de liberté que le ciel vous envoie ? » Sur son lit de mort, Mirwais Baba ordonna à son fils de dix-huit ans, Mahmud, d'aller prendre Ispahan.

En mai 1722, Mahmud Hotak et 15 000 Afghans, armés d'une innovation pachtoune, des canons légers montés sur des chameaux – des *zamburaks* (« guêpes ») –, envahirent l'Iran. À Gulnabad, une armée de 50 000 superbes combattants perses leur barrait la route : « Si vous gagnez, le trésor d'Ispahan sera votre récompense, dit Hotak à ses Pachtounes. Si vous échouez, vous n'aurez aucun moyen de battre en retraite, vous affronterez la mort et votre honte sera amère. » Grâce à leurs cent *zamburaks*, ils mirent en déroute les Iraniens, puis assiégèrent Ispahan, où 80 000 habitants périrent de faim. Après avoir pris la ville, Mahmud se proclama chah, mais il eut bientôt du mal à contrôler la Perse. Devenu complètement paranoïaque, atteint d'une dysenterie explosive, il tua d'abord la plupart des Safavides, avant de s'en prendre à sa propre famille, mais il finit par être étranglé par son neveu, Achraf. La Perse se désintégra.

Un seul prince safavide, Tahmasp, survécut, mais sa situation était désespérée, du moins jusqu'à ce qu'un chef de guerre obscur ne vienne à son secours. Cet homme, nommé Nader, était né en 1698 d'un chevalier turkmène afcharide. Devenu brigand, doté d'un charisme sauvage, il fut bientôt à la tête de sa propre armée. Il connaissait le nom de chaque officier et de nombreux soldats, et tous l'appelaient Baba Bazorg – « Grand Papa ». Il offrit ses 2 000 hommes au chah assiégé, mais il avait un rival en la personne de Fath-Ali Khan, le khan des Qadjars, un clan turkmène des rives de la mer Caspienne. En 1726, Nader le fit assassiner, même si les Qadjars finirent plus tard par gouverner l'Iran. Nader reprit Ispahan, alors en ruine. Tandis qu'Achraf Hotak fuyait vers l'Afghanistan, Grand Papa rétablit au pouvoir Tahmasp, qui n'était pourtant qu'un ivrogne et un bouffon. Sur quoi, déployant une armée semi-tribale, semi-régulière de cavaliers archers, de *zamburaks* et de *jacayerchi* (des soldats armés de mousquets), d'Iraniens, de Kurdes, de Turkmènes, d'Afghans et d'Ouzbeks, Nader parvint à reconquérir de vastes territoires de l'Irak et du Caucase. Tahmasp lui accorda le titre de Tahmasp-Qoli – « esclave de Tahmasp » – et fit de lui son régent. Mais Nader voulait davantage.

En 1731, Tahmasp perdit les territoires caucasiens que Nader lui avait apportés. À Ispahan, Nader fit boire le chah jusqu'à ce qu'il s'effondre, puis il invita les magnats de la cour à observer le souverain éméché, qu'il fit remplacer par un nourrisson, Abbas III. Il était impensable qu'un Turkmène arrivé en haillons remplaçât lui-même un représentant de la dynastie sacrée des Safavides, et pourtant Nader parvint à rendre inéluctable le processus qui allait faire de lui un prétendant au trône. En quatre ans, il vainquit des étrangers à l'est et à l'ouest, s'empara du golfe Persique, de Mascate et de Bahreïn. Une assemblée de 20 000 notables qu'il convoqua proposa de le faire couronner. Bien sûr, il accepta gracieusement. Le grand mollah ayant eu le malheur de proclamer en privé sa loyauté aux Safavides, Nader le fit étrangler. Le nouveau souverain exigeait une loyauté totale – à son endroit. Toutefois, geste radical entre tous, il abandonna le chiisme.

Fier de ses origines modestes, lui et son fils aîné, Reza Qoli, épousèrent des sœurs du chah. Ainsi ces chefs afghans réussirent-ils à se fondre dans la dynastie des Safavides. Grand Papa avait pour passe-temps les beuveries auxquelles il s'adonnait en compagnie de ses concubines, des moments qui pouvaient se révéler fort dangereux pour tout compagnon à la langue trop pendue. Un jeu de mots sur le nom de Nader valut à l'un d'entre eux d'être étranglé sur-le-champ. Mais c'était à la guerre que le souverain était le plus heureux.

En 1729, Nader écrasa les Abdalis de Hérat et en recruta 12 000 pour en faire ses forces d'élite. De même que les Perses avaient utilisé des Géorgiens pour écraser les Afghans, Nader utiliserait désormais des Afghans pour écraser les Géorgiens. Neuf ans plus tard, il se dirigea vers l'est et entra en Afghanistan, expulsant les Hotaks de Kandahar, qu'il livra aux Abdalis. Il se choisit comme garde du corps le fils de leur chef, âgé de seize ans, nommé Ahmad, plus tard connu sous le nom de Durrani (« Perle »), un garçon beau, dur, mais avenant.

Lorsque ses ennemis afghans se réfugièrent auprès de l'empereur moghol, Rangila, Nader exigea leur retour. Rangila refusa ; ainsi Nader tenait-il son prétexte pour attaquer l'Inde. Il commença par prendre Lahore. En janvier 1739, il marcha sur Delhi, prêt à retourner la figure de Tamerlan contre ses descendants. Rangila convoqua le Nizam, son conseiller vétéran, tandis que Nader et 100 000 soldats – dont une unité géorgienne commandée par un roi géorgien adolescent, Héraclius II, et ses Afghans commandés par Durrani – avançaient pour affronter ses 300 000 hommes et 2 000 éléphants. Les *zamburaks* et les *jacayerchi* de Nader fauchèrent les Moghols. Le Nizam n'entra même pas dans la bataille. Il sirotait du café dans son howdah juché sur son éléphant. Il lui reviendrait bientôt d'organiser la soumission de l'empereur.